

L'Anomalie de Thulé

Une novella de science-fiction

Dans la tradition de

Jules Verne · Arthur C. Clarke · Robert Heinlein

« La connaissance véritable s'atteint non pas en trouvant toutes les réponses, mais en acceptant que certaines questions nous dépassent — et que cette humilité est elle-même une forme de sagesse. »

Table des matières

I L'Appel	1
La Découverte	2
La Vérification	5
Le Signal	8
La Preuve	11
Le Choix	14
Le Départ	17
II L'Épreuve	20
L'Arrivée	21
Le Silence	24
La Surface	27
L'Accident	30
L'Ouverture	33
L'Intérieur	36
Les Hologrammes	39

La Fissure	42
Le Centre	45
Le Message	48
L'Interface	51
La Connexion	54
III Le Retour	57
L'Éveil	58
Le Voyage du Retour	61
Le Dilemme	63
Le Message Final	65
La Vérité	67
Les Étoiles	70

Première partie

L'Appel

La Découverte

« Il est des nuits où l'univers consent enfin à murmurer ses secrets à ceux qui veillent. »

La nuit avait depuis longtemps englouti Paris lorsque Élise Morneau releva les yeux de son écran pour la première fois en quatre heures. À travers la haute fenêtre de son bureau, nichée sous les combles de l'Observatoire, elle apercevait les lumières de la ville qui scintillaient comme une pâle imitation des étoiles qu'elle ne pouvait plus voir. La pollution lumineuse, ce fléau des astronomes, avait depuis un siècle chassé le ciel nocturne des capitales ; mais les données, elles, n'avaient que faire de l'obscurité.

Elle s'étira, sentit craquer les vertèbres de sa nuque endolorie, et consulta machinalement la montre mécanique qu'elle portait au poignet gauche — un héritage de son père, ingénieur chez Arianespace, mort vingt ans plus tôt dans l'effondrement d'un hangar d'assemblage. Deux heures quarante-sept. Janvier avait figé les rues désertes dans un silence que même le ronronnement des serveurs ne parvenait pas à troubler.

Elle aurait dû rentrer. Léa dormait seule dans l'appartement du quinzième arrondissement, et le message qu'Élise lui avait envoyé à vingt-deux heures — « Je serai là avant minuit » — s'était mué en promesse rompue. Une de plus. À seize ans, sa fille avait cessé de compter ces déceptions ; elle s'était murée dans une indifférence polie qui blessait Élise plus profondément que n'importe quelle colère.

Mais les données d'Horizon-7 ne pouvaient pas attendre.

La sonde, lancée onze ans auparavant vers les confins du système solaire, avait dépassé l'orbite de Neptune l'année précédente et s'enfonçait maintenant dans les ténèbres de la Ceinture de Kuiper. Élise ne s'intéressait pas à sa mission principale — la cartographie des objets transneptuniens pour le compte de l'Agence Spatiale Européenne — mais aux perturbations gravitationnelles que ses instruments enregistraient avec une précision d'un milliardième de mètre par seconde carrée. C'était dans ces infimes variations, ces frémissements du tissu spatial, qu'elle espérait trouver la confirmation de ses théories sur la distribution de masse dans les régions externes du système.

Ce qu'elle avait trouvé, en revanche, n'avait rien à voir avec ses théories.

Les chiffres s'alignaient sur l'écran, colonnes après colonnes de données brutes que le logiciel d'analyse convertissait en courbes et en graphiques. Élise avait d'abord cru à une erreur instrumentale — un dysfonctionnement des accéléromètres, peut-être, ou une corruption des données lors de leur transmission à travers les quatre milliards de kilomètres qui séparaient Horizon-7 de la Terre. Elle avait relancé les vérifications, appliqué les protocoles de correction, filtré le bruit statistique avec une rigueur obsessionnelle.

L'anomalie persistait.

Quelque chose, là-bas, dans le noir absolu qui s'étendait au-delà de Pluton, exerçait une attraction gravitationnelle que rien ne pouvait expliquer.

Élise se pencha de nouveau sur l'écran, le front plissé par cette concentration intense qui, lui avait-on dit un jour, la faisait ressembler à une chouette mécontente. Elle fit défiler les données télémétriques, croisa les mesures avec les éphémérides des corps connus, élimina méthodiquement chaque explication rationnelle. Ce n'était pas Éris. Ce n'était pas Makémaké. Ce n'était aucun des milliers d'objets répertoriés dans les catalogues du système solaire externe.

C'était autre chose.

Les calculs orbitaux, qu'elle reprit trois fois de suite en variant les paramètres initiaux, convergeaient vers une conclusion impossible : un objet d'environ douze kilomètres de diamètre, situé à quarante-sept unités astronomiques du Soleil, en orbite parfaitement circulaire — une circularité si absolue que la probabilité qu'elle résulte d'un processus naturel était, selon ses estimations, inférieure à un sur dix milliards.

La nature ne produisait pas de cercles parfaits.

Élise sentit un frisson lui parcourir l'échine, et ce n'était pas le froid de janvier qui s'infiltrait par les interstices des vieilles fenêtres. Elle connaissait cette sensation — ce mélange d'excitation et de terreur qui accompagnait les moments où le voile de l'univers semblait sur le point de se déchirer. Elle l'avait éprouvée deux fois auparavant : le jour où elle avait compris, à vingt-trois ans, que sa thèse sur la migration planétaire était correcte ; et le jour où le médecin lui avait annoncé que Marc, son mari, ne verrait pas le printemps.

Dans les deux cas, le monde avait basculé.

Elle s'empara d'un carnet — elle n'avait jamais renoncé au papier pour les moments importants — et nota de sa petite écriture serrée les coordonnées de l'objet, sa masse estimée, les paramètres de son orbite. Puis elle resta immobile, le stylo suspendu au-dessus de la page, tandis que les implications de sa découverte se déployaient dans son esprit comme les ondes concentriques d'un caillou jeté dans l'eau.

Si ces données étaient exactes — et tout indiquait qu'elles l'étaient — alors quelque chose d'artificiel flottait aux confins du système solaire. Quelque chose qu'aucune main humaine n'avait façonné. Quelque chose qui attendait, depuis des milliards d'années peut-être, que quelqu'un le remarque.

« Ce n'est pas possible », murmura-t-elle dans le silence du bureau.

Mais les chiffres ne mentaient pas. Les chiffres ne connaissaient ni l'espoir ni la peur. Ils se contentaient d'être, avec cette indifférence absolue des mathématiques face aux désirs humains.

Élise ferma les yeux un instant, inspira profondément, puis les rouvrit sur l'écran qui luisait doucement dans la pénombre. Elle avait cinquante-deux ans. Elle avait consacré trois décennies de sa vie à scruter l'univers, à traquer ses anomalies, à déchiffrer ses murmures. Elle avait sacrifié son mariage — non, corrigea-t-elle intérieurement, le cancer avait pris Marc, pas la science — puis sa relation avec sa fille, puis toute prétention à une vie normale, pour ces moments exactement.

Ces moments où l'univers daignait enfin répondre.

Elle sauvegarida les données sur trois supports différents, envoya une copie cryptée vers les serveurs de l'ESA à Darmstadt, et resta encore une heure à contempler les courbes qui dansaient sur l'écran. Dehors, Paris dormait, ignorante de ce qui venait peut-être de changer pour toujours. Et quelque part, à des milliards de kilomètres de là, dans un froid si absolu que même la lumière peinait à s'y aventurer, un objet impossible tournait en silence autour du Soleil.

Il attendait depuis plus longtemps que la Terre elle-même n'existant.

Il n'aurait plus très longtemps à attendre.

La Vérification

Les trois jours qui suivirent furent les plus longs de la vie d'Élise.

Elle avait quitté l'Observatoire à l'aube, les yeux brûlants de fatigue, et s'était traînée jusqu'à son appartement où Léa dormait encore. Elle avait dormi quatre heures d'un sommeil agité, peuplé de rêves où d'immenses sphères noires dérivaient dans le vide, puis s'était réveillée avec cette certitude lancinante qui ne la quitterait plus : elle avait vu quelque chose que personne n'avait jamais vu auparavant.

Mais voir n'était pas prouver.

La communauté scientifique, Élise le savait mieux que quiconque, était un temple exigeant. On n'y entrait pas les mains vides, armé seulement d'intuitions et de données préliminaires. Il fallait des preuves — irréfutables, reproductibles, inattaquables. Il fallait avoir épousé toutes les alternatives avant d'oser suggérer l'impossible. Trop de carrières s'étaient brisées sur l'écueil du sensationnalisme, trop de réputations avaient sombré dans le ridicule pour qu'elle prît le risque de s'avancer sans certitudes.

Elle retourna donc à l'Observatoire, puis au centre de calcul de l'ESA, puis aux archives des missions d'exploration, traquant méthodiquement chaque explication naturelle susceptible de rendre compte de l'anomalie. Elle passa en revue les trajectoires de tous les objets connus de la Ceinture de Kuiper. Elle consulta les données des sondes Voyager, de New Horizons, de Pioneer — ces pionniers de l'exploration qui avaient, les premiers, tracé la carte des territoires lointains. Elle recalcula cent fois les équations de la mécanique céleste, variant les paramètres, testant les hypothèses, cherchant la faille qui lui aurait permis de conclure à une erreur.

Il n'y avait pas de faille.

Le quatrième jour, elle osa enfin solliciter l'avis d'un collègue. Marcus Chen, cosmologiste d'origine taïwanaise installé à Paris depuis vingt ans, était l'un des rares esprits que Élise respectait sans réserve. Il avait la rigueur d'un mathématicien et l'intuition d'un poète — combinaison rare qui lui avait valu, à cinquante-huit ans, une chaire au Collège de France et une réputation d'incorruptible.

Elle lui soumit les données sans commentaire, désignant simplement la perturbation gravitationnelle d'un geste neutre. Marcus examina les chiffres en silence pendant de longues minutes, ses sourcils broussailleux se fronçant progressivement au-dessus de ses lunettes à monture d'écaille.

« D'où viennent ces mesures ? » demanda-t-il enfin.

« Horizon-7. Accéléromètres de précision. J'ai vérifié trois fois la calibration. »

« Et tu as écarté les perturbations connues ? »

« Toutes. Ce n'est pas Éris, ce n'est pas Sedna, ce n'est rien de catalogué. »

Marcus se leva, fit quelques pas vers la fenêtre qui donnait sur le jardin intérieur de l'Observatoire, puis revint s'asseoir avec cette lenteur délibérée qu'Élise lui connaissait bien. C'était le signe qu'il réfléchissait intensément — qu'il pesait chaque mot avant de le prononcer.

« L'orbite est suspecte », dit-il enfin. « Cette circularité... »

« Je sais. »

« Les objets naturels n'ont pas d'orbites circulaires. Pas à cette distance, pas avec cette précision. La perturbation gravitationnelle des géantes gazeuses, les résonances avec Neptune... Il devrait y avoir de l'excentricité. »

« Je sais », répéta Élise.

Leurs regards se croisèrent. Marcus avait compris — elle le voyait dans ses yeux, cette lueur qui oscillait entre l'émerveillement et l'effroi. Il avait compris ce qu'impliquaient ces données, ce qu'elles suggéraient, ce qu'elles affirmaient presque. Mais il était trop prudent, trop conscient des pièges de l'enthousiasme, pour le dire à voix haute.

« Il te faut plus », dit-il simplement. « Beaucoup plus. Des observations directes. Une confirmation indépendante. Tu ne peux pas présenter ça au conseil avec seulement des perturbations gravitationnelles. »

« Je sais. »

« On va te demander si ce n'est pas une erreur instrumentale. On va te demander si tu n'as pas mal interprété les données. On va chercher toutes les raisons possibles de ne pas te croire, parce que ce que tu suggères... » Il s'interrompit, secoua la tête. « C'est trop gros, Élise. C'est le genre de découverte qui change tout. »

Elle hocha la tête, consciente de la justesse de ses paroles. Marcus n'avait fait que formuler ce qu'elle savait déjà : avant de pouvoir parler, il lui fallait des preuves si solides que même le plus sceptique des esprits ne pourrait les récuser. Il lui fallait transformer l'impossible en incontestable.

« J'ai demandé du temps d'observation sur Kepler-III », dit-elle. « Le télescope spatial. Imagerie directe dans l'infrarouge. »

« Combien de temps ? »

« Trois semaines avant d'avoir les créneaux. Peut-être quatre. »

Marcus acquiesça lentement. Trois semaines. Trois semaines à garder le secret, à ronger son frein, à continuer ses vérifications dans la solitude de son bureau tandis que le reste du monde vaquerait à ses occupations ordinaires, ignorant qu'aux confins du système solaire, quelque chose d'extraordinaire attendait d'être décou-

vert.

« Ne parle à personne d'autre », conseilla-t-il en se levant. « Pas encore. Pas avant d'avoir les images. »

« Je n'avais pas l'intention de— »

« Je sais. » Il posa une main brève sur son épaule — un geste rare, presque paternel. « Mais je te connais, Élise. Tu es brillante, mais tu es aussi... impatiente. Tu veux que l'univers te donne ses réponses maintenant, tout de suite. Or l'univers ne fonctionne pas ainsi. Il faut lui laisser le temps de parler. »

Elle le regarda partir, puis se retourna vers son écran où les données continuaient de luire, impassibles. Marcus avait raison, bien sûr. Il avait toujours raison. Mais l'attente, cette attente interminable pendant que la plus grande découverte de l'histoire humaine flottait là-haut, invisible et silencieuse, serait une torture.

Elle programma les observations, vérifia une dernière fois les coordonnées, puis rentra chez elle retrouver une fille qui ne l'attendait plus.

Le Signal

Les images arrivèrent un mardi, à quatorze heures trente-sept, heure de Paris.

Élise se trouvait au Centre européen d'opérations spatiales de Darmstadt, dans cette vaste salle aux allures de cathédrale technologique où des dizaines d'écrans projetaient en temps réel les données des missions en cours. Elle avait pris le TGV la veille au soir, incapable de supporter l'idée de recevoir les images par transmission différée, et avait passé la nuit dans un hôtel médiocre près de la gare, à contempler le plafond en attendant l'aube.

Kepler-III, le plus puissant télescope spatial jamais construit par l'humanité, avait braqué son miroir de trente mètres vers les coordonnées qu'elle avait fournies. Pendant quarante-huit heures, ses capteurs infrarouges avaient accumulé les photons venus des confins du système solaire, construisant pixel par pixel l'image de ce qui s'y dissimulait.

Lorsque le fichier s'afficha sur l'écran principal, Élise sentit le sol se dérober sous ses pieds.

C'était là.

Une sphère parfaite, d'un noir si absolu qu'elle semblait moins refléter la lumière que l'absorber, se découpaient sur le fond étoilé de la Voie lactée. Les algorithmes de traitement avaient calculé son diamètre avec une précision de quelques mètres : douze kilomètres et trois cent quarante-sept mètres. Pas une irrégularité, pas une aspérité, pas le moindre relief. Une surface lisse comme un miroir, courbe comme une larme figée dans l'éternité du vide.

Autour d'elle, les techniciens du centre continuaient leurs activités routinières, inconscients de ce qui venait d'apparaître sur l'écran d'Élise. Elle avait demandé une station de travail isolée, dans un coin de la salle, et personne ne prêtait attention à cette femme grisonnante qui fixait son moniteur avec l'intensité d'un mystique face à une apparition divine.

Elle agrandit l'image, zooma sur les bords de la sphère, chercha en vain une texture, un défaut, quelque chose qui pût trahir une origine naturelle. Il n'y avait rien. L'objet était aussi parfait qu'une abstraction mathématique — un idéal platonicien incarné dans la matière.

Puis elle remarqua autre chose.

Dans le coin inférieur de l'écran, un indicateur clignotait : les radioastronomes

du réseau ALMA, en complément des observations visuelles, avaient effectué un balayage spectral de la région. Et ils avaient trouvé quelque chose.

Élise ouvrit le fichier audio, brancha ses écouteurs, et le monde autour d'elle cessa d'exister.

Un son. Un son venu de l'Objet.

Ce n'était pas le silence du vide qu'elle s'attendait à entendre, ni le bruit blanc des radiations cosmiques. C'était une séquence — régulière, répétitive, d'une pureté mathématique qui ne pouvait être le fruit du hasard. Elle écouta une fois, puis deux, puis dix, transcrivant mentalement les impulsions en nombres.

Un. Silence. Deux. Silence. Trois. Silence. Cinq. Silence. Sept. Silence. Onze. Silence. Treize...

Les nombres premiers.

La séquence des nombres premiers, transmise sur 1420 mégahertz — la fréquence de l'hydrogène, cette signature universelle que tout astronome connaissait sous le nom de « canal de l'eau ». C'était la fréquence que l'humanité elle-même avait choisie pour ses programmes de recherche d'intelligence extraterrestre, celle que Sagan et Drake avaient identifiée, un siècle plus tôt, comme le point de rendez-vous naturel de toute civilisation technologique.

Et quelqu'un — quelque chose — émettait sur cette fréquence, depuis les ténèbres de la Ceinture de Kuiper.

Élise ôta ses écouteurs d'une main tremblante. Son cœur battait si fort qu'elle l'entendait pulser dans ses tempes. Elle avait lu tous les ouvrages sur le sujet, toutes les spéculations des théoriciens, tous les scénarios imaginés par les optimistes et les pessimistes. Elle savait ce que signifiait cette séquence — ce qu'elle avait toujours été censée signifier si jamais on la détectait un jour.

Ce n'était pas un signal naturel. Ce n'était pas une coïncidence. Ce n'était pas une erreur.

C'était un message.

Un message qui disait, dans le seul langage véritablement universel : *Nous sommes ici. Nous savons compter. Nous pensons.*

Elle resta immobile pendant ce qui lui parut une éternité, les yeux rivés sur l'image de la sphère noire qui occupait l'écran. Quelque part dans son esprit, une voix rationnelle lui soufflait qu'elle devait garder son calme, qu'elle devait vérifier, revérifier, s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une contamination terrestre ou d'une anomalie instrumentale. Mais une autre voix, plus ancienne et plus profonde, lui murmurait qu'elle savait. Qu'elle avait toujours su, depuis cette première nuit à l'Observatoire, que l'univers venait de lui répondre.

Elle décrocha le téléphone sécurisé du centre et composa le numéro direct de la directrice générale de l'ESA.

« Madame la Directrice », dit-elle d'une voix qu'elle s'efforça de garder neutre,

« je crois que vous devriez voir quelque chose. Immédiatement. »

Quarante-huit heures plus tard, une réunion d'urgence était convoquée au siège parisien de l'Agence. Douze personnes seulement — les directeurs des principaux programmes, le chef de la communication, trois experts en exobiologie, et Élise elle-même — se rassemblèrent dans une salle de conférence dont les fenêtres avaient été obturées et les communications externes coupées.

Le secret, pour l'instant, tenait encore. Mais Élise savait qu'il ne tiendrait plus très longtemps.

L'univers avait parlé. L'humanité allait devoir répondre.

La Preuve

La salle de conférence du siège de l'ESA, rue Mario-Nikis, avait vu passer bien des annonces au cours de ses cinquante années d'existence. Le lancement d'Ariane 6, la découverte des premières exoplanètes habitables, l'établissement de la base lunaire Europa : autant d'étapes qui avaient, chacune à leur manière, repoussé les frontières de l'humanité. Mais ce qui allait s'y dire aujourd'hui éclipsait tout le reste.

Élise se tenait debout devant l'écran principal, ses notes à la main, face à douze visages dont l'expression oscillait entre le scepticisme poli et l'incredulité à peine dissimulée. Elle les connaissait presque tous — collègues, rivaux, mentors — et elle savait exactement ce qui se passait derrière leurs fronts soucieux. Ils voulaient croire, mais ils ne pouvaient pas se permettre de croire. Pas encore. Pas sans preuves irréfutables.

« Mesdames, Messieurs », commença-t-elle, « permettez-moi de vous présenter ce que nous avons appelé, à titre provisoire, l'Objet de Thulé. »

L'image de la sphère noire s'afficha sur l'écran, et un murmure parcourut l'assemblée. Élise laissa quelques secondes s'écouler — le temps que l'impact visuel fît son effet — avant de poursuivre.

« Diamètre : douze kilomètres trois cent quarante-sept mètres. Orbite : parfaitement circulaire, à quarante-sept unités astronomiques du Soleil. Période orbitale : trois cent douze années terrestres. Et voici », elle appuya sur une touche, et le son des nombres premiers emplit la pièce, « le signal qu'il émet sur 1420 mégahertz, de manière continue, depuis au moins trois semaines. »

Le directeur des programmes scientifiques, un homme austère nommé Vandenberg, leva la main.

« Comment pouvons-nous être certains qu'il ne s'agit pas d'un artefact instrumental ? Une contamination terrestre, par exemple ? »

« Le signal a été détecté simultanément par ALMA, par le réseau de Parkes en Australie, et par les antennes de Jodrell Bank. Trois installations indépendantes, sur trois continents différents. La corrélation est parfaite. »

« Et la sphère elle-même ? » intervint une femme aux cheveux blancs — Professeur Nakamura, de l'Institut d'astrophysique de Tokyo, invitée en urgence pour cette réunion. « Comment expliquez-vous cette... perfection géométrique ? »

Élise inspira profondément. C'était le moment qu'elle redoutait et espérait tout

à la fois — le moment où elle devrait franchir la ligne qui séparait la science de la spéculation, l'observation de l'interprétation.

« Je ne l'explique pas », dit-elle. « Aucun processus naturel connu ne peut produire une sphère parfaite de cette taille. Les astéroïdes ont des formes irrégulières, les planètes naines présentent des aplatissements aux pôles. Seule une force » — elle marqua une pause — « intentionnelle peut créer une géométrie aussi précise. »

Le mot resta suspendu dans l'air, lourd de tout ce qu'il impliquait. *Intentionnelle*. Quelqu'un, quelque part, avait voulu que cet objet existe. Quelqu'un l'avait conçu, fabriqué, placé là où il se trouvait.

« Mais ce n'est pas tout », continua Élise en faisant apparaître un nouveau graphique. « L'analyse spectrographique du rayonnement réfléchi par la surface nous a fourni des données sur sa composition. »

Elle désigna une série de pics sur le spectre, des lignes d'absorption que les spectromètres avaient identifiées avec une précision de quelques angströms.

« La majorité des éléments sont familiers : carbone, silicium, fer, titane. Mais ici » — son doigt pointa trois pics distincts, isolés dans une région du spectre habituellement vide — « nous avons quelque chose que nous ne pouvons pas identifier. »

Un silence pesant tomba sur l'assemblée.

« Que voulez-vous dire par «ne pouvons pas identifier» ? » demanda Vandenberg.

« Ces signatures ne correspondent à aucun élément du tableau périodique. Ni à aucun isotope connu. Ni à aucun composé théoriquement prédict par les modèles nucléaires actuels. »

« C'est impossible », souffla quelqu'un au fond de la salle.

« Et pourtant. » Élise sentit une sorte de calme l'envahir — le calme de ceux qui savent qu'ils disent la vérité, même lorsque la vérité semble inconcevable. « Ces trois éléments n'existent pas dans notre compréhension de la physique nucléaire. Ils n'ont jamais été synthétisés dans aucun laboratoire terrestre, jamais observés dans aucun rayonnement stellaire, jamais détectés dans aucune météorite. »

Elle laissa les implications se déployer d'elles-mêmes dans les esprits de son auditoire.

« Ce que je vous dis », conclut-elle d'une voix qui ne tremblait pas, « c'est que l'Objet de Thulé est composé, au moins en partie, de matériaux qui ne peuvent pas avoir été produits par les processus naturels de l'univers tel que nous le connaissons. Ce n'est pas un astéroïde. Ce n'est pas une comète. Ce n'est pas une planète naine. »

Elle se tourna vers l'écran, vers cette sphère d'un noir absolu qui semblait la regarder en retour.

« C'est un artefact. Un objet manufacturé. Et il a été placé là par quelque chose — ou quelqu'un — qui n'est pas humain. »

Le silence qui suivit dura peut-être dix secondes, peut-être une éternité. Puis la

directrice générale, une Française au regard d'acier nommée Isabelle Mercier, se leva lentement de son siège.

« Si ce que vous dites est vrai, Docteur Morneau... »

« C'est vrai. »

« ... alors nous ne pouvons pas garder cette information secrète indéfiniment. Les gouvernements doivent être informés. L'ONU doit être informée. Et nous devons... » Elle s'interrompit, comme si la suite de sa phrase lui échappait. « Nous devons envoyer une mission. »

Élise hocha la tête. Elle avait passé trois semaines à imaginer ce moment, à anticiper les objections, à préparer ses réponses. Elle avait su, depuis le premier instant, que la seule réponse possible à l'Objet de Thulé était d'aller le voir.

« Le vaisseau *Thulé* », dit-elle en faisant apparaître les schémas d'un projet qu'elle avait exhumé des archives de l'Agence, « a été conçu il y a quinze ans pour une mission vers les objets transneptuniens. Sa construction n'a jamais été achevée, faute de financement. Mais la structure principale existe. Les moteurs ioniques de nouvelle génération peuvent être installés en six mois. Avec les ressources nécessaires... »

« Vous aurez les ressources », trancha Mercier. « Vous aurez tout ce dont vous avez besoin. »

Autour de la table, les visages avaient changé. Le scepticisme avait cédé la place à autre chose — quelque chose qui ressemblait à de l'émerveillement mêlé de terreur. Ils venaient de comprendre, tous autant qu'ils étaient, que le monde qu'ils avaient connu n'existant plus.

L'humanité n'était plus seule.

Le Choix

Deux mois s'étaient écoulés depuis la réunion de l'ESA, et le monde avait basculé.

L'annonce officielle, soigneusement orchestrée par les services de communication des principales agences spatiales, avait provoqué exactement les réactions qu'Élise avait anticipées : stupeur, incrédulité, puis cette fièvre étrange qui s'empare des foules lorsqu'elles comprennent que l'impossible vient de se produire. Les chaînes d'information diffusaient en boucle les images de la sphère noire ; les réseaux sociaux débordaient de théories, de prières, de peurs et d'espoirs ; les gouvernements tenaient des réunions de crise ; et quelque part, dans les chantiers navals orbitaux de l'ESA, le vaisseau *Thulé* prenait forme à une vitesse que personne n'aurait crue possible quelques mois plus tôt.

Élise, elle, se tenait dans la cuisine de son appartement parisien, face à sa fille.

Léa avait seize ans, les cheveux noirs de son père et les yeux gris de sa mère, et ce regard — ce regard qu'Élise connaissait trop bien — qui disait sans un mot : *Je sais ce que tu vas m'annoncer. Je le sais depuis des semaines.*

« J'ai été sélectionnée », dit Élise.

Les mots tombèrent dans le silence de l'appartement comme des pierres dans l'eau.

« Je sais », répondit Léa.

Elle était assise sur un tabouret, les coudes posés sur le comptoir de granit, une tasse de thé refroidi devant elle. Elle ne pleurait pas. Elle ne criait pas. Elle se contentait de regarder sa mère avec cette expression de résignation qui faisait plus mal à Élise que n'importe quelle colère.

« La mission durera dix-huit mois », poursuivit Élise, consciente qu'elle récitat des informations que Léa connaissait déjà. « Huit mois pour l'aller, quelques semaines sur place, huit mois pour le retour. Je serai de retour avant tes dix-huit ans. »

« Peut-être. »

Le mot flotta entre elles, chargé de tout ce qu'il impliquait. *Peut-être*. Parce que les missions spatiales lointaines comportaient des risques que l'on ne pouvait jamais totalement éliminer. Parce que personne ne savait ce qu'ils trouveraient là-bas. Parce

que Élise pouvait très bien ne jamais revenir.

« Léa... »

« Quoi ? » Sa fille leva les yeux, et Élise y vit quelque chose qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps — non pas de la colère, mais une sorte de lassitude ancienne, celle des enfants qui ont appris trop tôt que l'amour de leurs parents a des limites. « Qu'est-ce que tu veux que je te dise, maman ? Que je suis heureuse pour toi ? Que je comprends ? Que c'est formidable, la plus grande découverte de l'histoire, et que tu dois y aller parce que c'est ton destin, parce que tu as travaillé toute ta vie pour ce moment ? »

« Ce n'est pas— »

« Si. » Léa secoua la tête, un sourire amer au coin des lèvres. « C'est exactement ça. C'est toujours ça. Quand papa est tombé malade, tu passais tes nuits au laboratoire. Quand il est mort, tu t'es réfugiée dans ton travail. Chaque anniversaire, chaque Noël, chaque moment où j'avais besoin de toi, il y avait toujours quelque chose de plus important. Une découverte, une publication, une conférence. Et maintenant... » Elle désigna le plafond d'un geste vague, comme si l'Objet de Thulé flottait juste au-dessus d'eux. « Maintenant, il y a ça. La plus grande découverte de tous les temps. Comment est-ce que je pourrais rivaliser avec ça ? »

Élise sentit les mots se bloquer dans sa gorge. Elle aurait voulu protester, dire que ce n'était pas vrai, que Léa comptait plus que tout le reste. Mais les mots sonnaient faux avant même d'être prononcés, parce que Léa avait raison. Elle avait toujours eu raison.

« Je pourrais dire non », murmura Élise.

« Non, tu ne pourrais pas. »

Les deux femmes se regardèrent en silence. Dehors, Paris vivait sa vie ordinaire — le bruit des voitures, les conversations des passants, le monde qui continuait de tourner sans se soucier du drame qui se jouait dans cette cuisine. Et quelque part, à des milliards de kilomètres de là, une sphère noire attendait.

« Ta tante Hélène a accepté que tu viennes vivre chez elle », dit enfin Élise. « À Lyon. Tu pourras continuer tes études au même lycée, j'ai vérifié les équivalences. Et je t'appellerai tous les jours, le décalage temporel permet— »

« Maman. » Léa leva la main pour l'interrompre. « Tu n'as pas besoin de te justifier. Je sais que tu vas partir. Je l'ai su dès l'instant où j'ai vu ton nom dans la liste des candidats potentiels. Tu reviens toujours aux étoiles. C'est ce que tu es. C'est ce que tu as toujours été. »

Tu reviens toujours aux étoiles.

Les mots résonnèrent dans l'esprit d'Élise comme le verdict d'un procès qu'elle avait perdu depuis longtemps. Elle pensa à Marc, à ces derniers mois où elle avait partagé son temps entre l'hôpital et l'Observatoire, incapable de choisir entre l'homme qu'elle aimait et l'univers qui l'appelait. Elle pensa aux anniversaires manqués, aux spectacles d'école auxquels elle n'avait pas assisté, aux milliers de petits renoncements.

ments qui avaient, goutte après goutte, creusé un abîme entre elle et sa fille.

Et elle pensa à l'Objet. À cette sphère impossible qui flottait aux confins du système solaire, chargée de secrets que personne n'avait jamais déchiffrés. À ce message en nombres premiers qui traversait le vide depuis des temps immémoriaux, attendant que quelqu'un vienne enfin l'écouter.

Le choix, elle le savait, était déjà fait. Il avait été fait depuis le premier instant, depuis cette nuit de janvier où elle avait vu les données pour la première fois. Peut-être même avait-il été fait bien plus tôt — le jour où elle avait levé les yeux vers le ciel nocturne, enfant, et compris que sa vie ne serait jamais ailleurs que là-haut.

« Je suis désolée », dit-elle, et les mots lui parurent si dérisoires qu'elle faillit en rire. « Je suis tellement désolée, Léa. »

Sa fille se leva, contourna le comptoir, et vint se placer devant elle. Elle était presque aussi grande qu'Élise maintenant, et dans ses yeux gris brillait quelque chose qui ressemblait — contre toute attente — à de la compassion.

« Je sais », dit-elle doucement. « Je sais que tu es désolée. Et je sais que ça ne changera rien. »

Elle prit la main de sa mère, la serra brièvement, puis la relâcha.

« Reviens », ajouta-t-elle. « C'est tout ce que je te demande. Peu importe ce que tu trouves là-bas, peu importe ce que ça signifie pour l'humanité ou pour la science. Reviens. »

Élise hocha la tête, incapable de parler. Elle attira sa fille contre elle, la serra dans ses bras pour la première fois depuis des mois, et sentit les larmes qu'elle avait retenues si longtemps couler enfin sur ses joues.

Elle partirait. Elle irait voir ce que l'univers avait caché là-bas, aux frontières du connu. Mais une partie d'elle resterait ici, dans cette cuisine, dans ces bras qu'elle allait abandonner.

Une partie d'elle resterait toujours.

Le Départ

Le jour du lancement, le ciel au-dessus de Kourou était d'un bleu si pur qu'il semblait peint.

Élise se tenait dans le vestibule du centre de préparation, vêtue de la combinaison de vol qui serait son uniforme pour les dix-huit mois à venir. À travers la baie vitrée, elle apercevait le *Thulé* sur son pas de tir — non pas la fusée élancée des lancements traditionnels, mais une structure plus massive, plus complexe, qui ressemblait davantage à une cathédrale de métal qu'à un véhicule spatial. Le vaisseau avait été assemblé en orbite, et seul le module de transport qui les conduirait jusqu'à lui reposait sur la rampe, prêt à s'arracher à la gravité terrestre.

Autour d'elle, l'équipage effectuait les derniers préparatifs. Ils étaient quatre : le nombre minimum pour une mission de cette durée, le maximum que les systèmes de support de vie pouvaient maintenir.

La commandante Sofia Vasquez, quarante-huit ans, ancienne pilote de chasse devenue astronaute, dirigeait les opérations avec cette efficacité tranquille qui caractérisait les vétérans de l'espace. C'était sa cinquième mission, et la première qu'elle avait hésité à accepter. « Je préfère les risques que je connais », avait-elle confié à Élise quelques semaines plus tôt. « Là-bas, on ne sait pas ce qu'on va trouver. » Mais elle avait accepté quand même, parce que refuser une telle mission aurait été impensable.

Le Docteur Amara Okonkwo, trente-cinq ans, exobiologiste nigériane formée à Cambridge, était la benjamine de l'équipe. Elle irradiait un optimisme presque naïf qui contrastait avec le sérieux des autres membres. « Nous allons rencontrer quelqu'un », répétait-elle avec une conviction inébranlable. « Ou au moins, les traces de quelqu'un. L'univers ne peut pas être aussi vide qu'il en a l'air. » Élise envoyait cette foi, même si elle ne la partageait pas.

Piotr Kowalski, quarante-deux ans, ingénieur polonais et spécialiste des activités extravéhiculaires, était le plus silencieux des quatre. Vingt ans d'expérience dans l'espace l'avaient rendu taciturne, presque monolithique ; mais quand il parlait, ses mots portaient le poids d'une compétence éprouvée. C'était lui qui les maintiendrait en vie si les systèmes venaient à flancher, lui qui réparerait ce qui pouvait l'être, lui qui trouverait des solutions quand la science atteindrait ses limites.

Et puis il y avait ARIA.

L'intelligence artificielle du *Thulé* n'avait pas de corps, pas de visage, mais sa présence était partout — dans les haut-parleurs qui diffusaient sa voix calme et mesurée, dans les écrans qui affichaient ses analyses, dans les capteurs qui surveillaient chaque paramètre du vaisseau. Elle était le cinquième membre de l'équipage, celui qui ne dormait jamais, celui qui voyait tout et calculait tout avec une précision dont aucun cerveau humain n'était capable.

« T moins deux heures », annonça ARIA. « Tous les systèmes sont nominaux. La fenêtre de lancement est optimale. »

Élise hochâ la tête, mais son esprit était ailleurs. Elle pensait à Léa, qu'elle avait embrassée la veille au soir avant de prendre l'avion pour la Guyane. Sa fille n'avait pas pleuré. Elle s'était contentée de la serrer fort, très fort, puis de la relâcher avec ce sourire triste qui hantait encore Élise.

Reviens.

Le mot résonnait dans sa tête comme une prière.

« Docteur Morneau ? »

Elle se retourna. Vasquez se tenait devant elle, le visage indéchiffrable.

« C'est l'heure. Les journalistes veulent une dernière déclaration. »

Élise acquiesça et suivit la commandante vers la salle de presse. Une forêt de caméras l'attendait — des dizaines d'objectifs braqués sur elle, des centaines de millions de regards invisibles qui la fixaient depuis les quatre coins du monde. Elle s'avança jusqu'au pupitre, ajusta le micro, et contempla un instant les visages des journalistes. Ils voulaient des mots historiques, des phrases qui passeraient à la postérité. Ils voulaient du sens, de la grandeur, de l'émotion.

« Dans quelques heures », commença-t-elle, « nous quitterons la Terre pour aller à la rencontre de l'inconnu. Nous ne savons pas ce que nous trouverons là-bas. Nous ne savons pas si l'Objet de *Thulé* nous donnera des réponses, ou s'il nous posera de nouvelles questions. Mais nous y allons quand même, parce que c'est ce que fait l'humanité. Nous allons voir. Nous allons comprendre. Ou du moins, nous allons essayer. »

Elle marqua une pause, cherchant les mots justes.

« Il y a quatre milliards d'années, quelque chose a placé cet objet aux confins de notre système solaire. Quelque chose qui n'était pas humain. Quelque chose qui, peut-être, a disparu depuis longtemps. Mais le message qu'ils ont laissé nous attend encore. Et nous avons le devoir — envers eux, envers nous-mêmes, envers toutes les générations qui viendront après nous — d'aller le lire. »

Elle recula du pupitre, signalant la fin de la déclaration. Les questions fusèrent, mais elle ne les entendit pas. Son esprit était déjà là-bas, dans le noir absolu de la Ceinture de Kuiper, face à cette sphère parfaite qui l'attendait depuis plus longtemps que la Terre n'existaît.

Le lancement eut lieu à quatorze heures, heure locale.

Élise sentit la poussée des moteurs l'écraser contre son siège tandis que le module s'arrachait à la gravité. Par le hublot, elle vit la Guyane rétrécir, puis l'Amérique du Sud, puis la courbe bleue de l'océan Atlantique. En quelques minutes, la Terre entière tenait dans le cadre de la fenêtre — cette petite bille fragile, suspendue dans le noir, où vivaient huit milliards d'âmes qui n'avaient aucune idée de ce qui les attendait.

Ils s'amarrèrent au *Thulé* quatre heures plus tard. Le vaisseau était immense — cent vingt mètres de long, une masse de plusieurs milliers de tonnes qui semblait incongrument délicate dans le vide de l'espace. Élise flotta jusqu'au poste d'observation principal et s'immobilisa devant le grand hublot qui occupait toute la paroi.

La Terre brillait en contrebas, auréolée de l'éclat doré du soleil couchant. Élise la contempla en silence, consciente que c'était la dernière fois qu'elle la verrait ainsi pendant dix-huit mois. Quelque part là-bas, sur cette sphère de roche et d'eau, Léa dormait peut-être, ou regardait le ciel, ou pensait à elle.

« Allumage des moteurs dans dix minutes », annonça ARIA. « Trajectoire confirmée. Temps de transit estimé : huit mois, trois jours, quatorze heures. »

Huit mois. Plus de deux cents jours à traverser le vide, à s'éloigner de tout ce qu'elle avait connu, pour aller à la rencontre de l'impossible.

« Allumage confirmé », dit Vasquez depuis le poste de pilotage. « Cap sur *Thulé*. »

Les moteurs ioniques s'éveillèrent avec un murmure presque imperceptible, et le *Thulé* commença son long voyage vers les ténèbres. Élise resta devant le hublot, regardant la Terre qui rétrécissait lentement — point lumineux qui pâlissait, s'amusait, se perdait parmi les étoiles.

Bientôt, elle ne serait plus qu'un souvenir.

Et devant eux, là où la lumière du Soleil ne parvenait plus qu'à peine, quelque chose de très ancien attendait d'être découvert.

Deuxième partie

L’Épreuve

L'Arrivée

Huit mois dans le vide avaient appris à Élise ce que signifiait vraiment le mot *immensité*.

Elle avait cru connaître l'espace. Elle avait passé trente ans à l'étudier, à scruter ses profondeurs à travers des télescopes et des données numériques, à en cartographier les mystères depuis le confort de son bureau terrestre. Mais vivre dans l'espace, traverser l'espace, sentir le poids de ces milliards de kilomètres peser sur sa conscience jour après jour — c'était autre chose entièrement.

Le *Thulé* était devenu leur monde. Cent vingt mètres de couloirs, de laboratoires, de quartiers d'habitation ; un cocon de métal et de plastique dérivant dans un océan de néant. Ils avaient établi des routines — repas à heures fixes, exercices physiques pour lutter contre l'atrophie musculaire, sessions de travail, rares moments de loisir. Ils avaient appris à se supporter, à respecter les silences de chacun, à éviter les frictions qui auraient pu, dans un espace aussi confiné, dégénérer en conflits ouverts.

Et puis, un matin — si l'on pouvait appeler ainsi les cycles artificiels imposés par ARIA —, l'Objet était apparu.

Élise flottait dans le module d'observation lorsque les premiers capteurs l'avaient détecté. Une alerte discrète, suivie de la voix calme d'ARIA :

« Contact visuel établi. Objet de Thulé à quatre-vingt mille kilomètres. Acquisition radar confirmée. »

Elle s'était précipitée vers le hublot, le cœur battant, et l'avait vu.

Une sphère. Une sphère d'un noir si absolu qu'elle semblait moins flotter dans l'espace que le dévorer. Les étoiles qui auraient dû briller derrière elle avaient disparu, engloutis par cette surface qui ne reflétait rien, n'émettait rien, ne trahissait rien de sa nature.

C'était exactement comme les images de Kepler-III l'avaient montré. Et c'était infiniment plus terrifiants.

Les autres membres de l'équipage l'avaient rejointe, attirés par l'alerte. Vasquez s'immobilisa à côté d'elle, le visage impénétrable ; Okonkwo laissa échapper un souffle qui ressemblait à une prière ; Kowalski se contenta de hocher la tête, comme s'il validait mentalement une liste de paramètres techniques.

« Mon Dieu », murmura Okonkwo. « C'est réel. C'est vraiment réel. »

« Bien sûr que c'est réel », répondit Vasquez. « On n'a pas traversé la moitié du système solaire pour une illusion d'optique. »

Mais sa voix trahissait une tension qu'Élise n'avait jamais entendue chez elle. La commandante, qui avait affronté des pannes catastrophiques en orbite et des atterrissages d'urgence sur la Lune, regardait l'Objet avec quelque chose qui ressemblait à de l'appréhension.

« ARIA », dit Élise, « analyse spectrale. »

« En cours. La surface absorbe quatre-vingt-dix-neuf virgule quatre-vingt-dix-sept pour cent de la lumière visible. L'albédo est le plus faible jamais enregistré pour un objet du système solaire. Composition cohérente avec les analyses préliminaires : carbone, silicium, fer, titane, et les trois éléments non identifiés précédemment signalés. »

« Et le signal ? » demanda Kowalski. « Le signal radio ? »

Un silence.

« Aucune émission détectée », répondit ARIA. « Le signal sur 1420 mégahertz a cessé. »

Élise fronça les sourcils. Le signal des nombres premiers, qui avait été leur boussole pendant des mois, leur preuve irréfutable d'une intelligence derrière l'Objet, s'était tu. Comme si celui-ci avait senti leur approche et décidé de se taire.

« Quand ? » demanda-t-elle.

« Le signal a cessé il y a approximativement six heures, lorsque nous sommes entrés dans un rayon de cent mille kilomètres. »

Okonkwo frissonna.

« Il sait que nous sommes là », dit-elle. « Il nous a vus venir. »

« Ne tisons pas de conclusions hâties », tempéra Vasquez. « Il peut y avoir des dizaines d'explications. Une programmation automatique, une économie d'énergie, un dysfonctionnement... »

« Ou une réaction à notre présence », compléta Élise.

Les deux femmes échangèrent un regard. Pendant huit mois, elles avaient débattu de ce qu'elles trouveraient, de ce que l'Objet pourrait être. Un vaisseau abandonné, peut-être. Un monument. Une balise. Une arme. Les théories ne manquaient pas, mais aucune ne préparait vraiment à cet instant — cet instant où l'on se retrouvait face à l'inconnu, avec pour seule certitude que rien de ce qu'on avait imaginé ne correspondrait à la réalité.

« ARIA », dit Vasquez, « calcule une trajectoire d'approche. Je veux qu'on se mette en orbite à dix kilomètres de la surface. Prudemment. »

« Trajectoire calculée. Temps de transit : quatorze heures. Consommation de carburant dans les paramètres acceptables. »

Le *Thulé* ajusta son cap, et la sphère noire grossit imperceptiblement dans le

hublot. Élise ne pouvait pas détacher son regard de cette surface parfaite, de cette courbe immaculée qui semblait défier les lois mêmes de la physique. Quelque part dans son esprit, une voix lui soufflait qu'elle aurait dû avoir peur — qu'un objet aussi ancien, aussi mystérieux, aussi manifestement *autre* aurait dû lui inspirer de la terreur.

Mais ce qu'elle ressentait n'était pas de la peur. C'était de l'émerveillement.

Après cinquante-deux ans de questions, l'univers s'apprétait enfin à lui répondre.

Le Silence

Trois jours en orbite autour de l'Objet, et ils n'avaient rien appris de plus.

Le *Thulé* décrivait des cercles lents à dix kilomètres de la surface noire, ses capteurs scrutant inlassablement cette sphère qui refusait de livrer ses secrets. Les radars rebondissaient sur la surface sans pénétrer ; les sondes spectrographiques confirmaient encore et encore les mêmes données ; les émissions radio, qu'ils avaient tentées sur toutes les fréquences imaginables, se perdaient dans le vide sans provoquer la moindre réaction.

L'Objet restait muet.

Élise passait ses journées dans le laboratoire principal, à analyser des données qui ne lui apprenaient rien de nouveau. Elle avait calculé la masse de l'Objet avec une précision de quelques tonnes ; elle avait cartographié chaque mètre carré de sa surface ; elle avait mesuré les infimes fluctuations de son champ gravitationnel. Mais tout cela ne faisait que confirmer ce qu'elle savait déjà : c'était une sphère parfaite, d'une densité anormalement faible pour sa taille, faite de matériaux impossibles.

« C'est comme s'il nous ignorait », dit Okonkwo un soir, alors qu'ils partageaient leur repas lyophilisé dans le module commun. « Nous sommes venus de si loin, et il ne daigne même pas nous regarder. »

« Il ne nous ignore pas », répondit Élise. « Le signal s'est arrêté à notre arrivée. Il sait que nous sommes là. Il a simplement... cessé de parler. »

« Peut-être qu'il n'a plus rien à dire », suggéra Kowalski de sa voix grave. « Le signal était une invitation. Nous avons accepté. Le reste nous appartient. »

Vasquez, qui n'avait pas dit un mot depuis le début du repas, reposa sa cuillère avec un claquement sec.

« Le reste nous appartient ? » répéta-t-elle. « Et que sommes-nous censés faire, exactement ? Frapper à la porte et demander poliment si quelqu'un est à la maison ? »

« Ce n'est pas une mauvaise idée », dit Élise.

Les trois autres la regardèrent.

« Je suis sérieuse. Nous avons essayé les communications radio, les signaux lumineux, les impulsions électromagnétiques. Tout cela est immatériel. Peut-être que l'Objet ne répond qu'au contact physique. »

Vasquez secoua la tête.

« Une EVA vers cette chose ? C'est de la folie. Nous ne savons pas de quoi elle est faite, nous ne savons pas si elle est dangereuse, nous ne savons rien du tout. »

« C'est précisément pour ça que nous devons y aller voir », répliqua Élise. « On n'a pas traversé cinq milliards de kilomètres pour rester en orbite à prendre des photos. »

Le silence qui suivit fut chargé de tension. Vasquez et Élise s'affrontaient du regard — la prudence militaire contre la curiosité scientifique, la responsabilité du commandant contre l'impératif de la découverte.

Ce fut Kowalski qui brisa l'impasse.

« Je peux y aller », dit-il simplement. « Reconnaissance préliminaire. J'approche, je touche la surface, je reviens. Si quelque chose se passe, vous serez là pour me récupérer. »

Vasquez hésita, puis finit par acquiescer.

« Demain », dit-elle. « À la première heure. Et au moindre signe de danger, vous faites demi-tour. »

Cette nuit-là, Élise ne dormit pas.

Elle flottait dans l'obscurité de sa cabine, les yeux ouverts sur le plafond qu'elle ne voyait pas, l'esprit envahi par des questions qui tournaient en boucle sans jamais trouver de réponses. Qui avait construit l'Objet ? Pourquoi l'avaient-ils placé ici, aux confins du système solaire, là où le Soleil n'était plus qu'une étoile parmi d'autres ? Que contenait-il ? Que voulait-il leur dire ?

Et surtout, la question qui la hantait depuis le premier jour : pourquoi maintenant ?

L'Objet était là depuis quatre milliards d'années. Quatre milliards d'années à attendre dans le noir, à tourner en silence autour d'un Soleil indifférent. Pourquoi avait-il commencé à émettre précisément quand l'humanité était devenue capable de l'entendre ? Était-ce une coïncidence, ou quelque chose de plus — un déclencheur, une programmation, une forme de conscience qui avait perçu les premiers signaux radio terrestres et décidé qu'il était temps de répondre ?

Elle pensa à Marc, comme elle le faisait souvent dans les moments de doute. Son mari avait été biologiste, spécialiste des systèmes adaptatifs, et il avait passé sa vie à étudier les mécanismes par lesquels la vie reconnaissait la vie. « L'univers est plein de signaux », lui avait-il dit un jour. « Le problème n'est pas de les recevoir, c'est de savoir les interpréter. »

Peut-être que l'Objet était un de ces signaux. Un message lancé à travers les éons, destiné à quiconque serait assez avancé pour le comprendre. Ou peut-être était-il autre chose — un piège, un avertissement, un tombeau.

« ARIA », dit-elle dans le noir, « as-tu une théorie sur la nature de l'Objet ? »

« Je dispose de plusieurs hypothèses », répondit l'IA de sa voix égale. « Cependant, aucune ne peut être validée avec les données actuelles. L'Objet échappe à mes modèles prédictifs. »

« Comment ça ? »

« Ses propriétés physiques sont cohérentes en elles-mêmes, mais elles ne correspondent à aucun cadre théorique connu. C'est comme si l'Objet avait été conçu selon des principes que je ne peux pas déduire. »

Élise sourit dans l'obscurité. Même l'intelligence artificielle la plus avancée jamais créée par l'humanité se heurtait aux limites de sa programmation.

« Bienvenue dans le club », murmura-t-elle.

Dehors, au-delà des parois du *Thulé*, l'Objet continuait de tourner en silence. Et quelque part dans ses profondeurs insondables, quelque chose attendait.

La Surface

Kowalski franchit le sas et s'enfonça dans le vide.

Depuis le poste d'observation, Élise suivait sa progression sur les écrans de contrôle. La silhouette blanche de l'ingénieur, sanglée dans sa combinaison EVA, dérivait lentement vers la masse noire de l'Objet. Les propulseurs de son scaphandre crachaient de brèves bouffées de gaz, ajustant sa trajectoire avec une précision millimétrée.

« Distance : cinq cents mètres », annonça ARIA. « Tous les paramètres vitaux sont nominaux. »

« Je confirme », dit la voix de Kowalski dans le communicateur. « Approche nominale. Je distingue la surface maintenant. C'est... » Il s'interrompit un instant. « C'est très noir. »

« Plus précis, Kowalski », demanda Vasquez depuis le poste de pilotage.

« Je veux dire vraiment noir. Il n'y a pas de reflet, pas de texture. On dirait un trou dans l'espace. Comme si quelqu'un avait découpé un morceau du vide et l'avait remplacé par... rien. »

Élise comprenait ce qu'il décrivait. Les images ne rendaient pas justice à cette noirceur absolue, à cette absence totale de lumière renvoyée. L'Objet n'était pas simplement sombre ; il était l'antithèse même de la visibilité.

« Distance : deux cents mètres. Je ralenti l'approche. »

Sur l'écran, la silhouette de Kowalski s'immobilisait presque, dérivant maintenant à une vitesse infinitésimale vers la surface courbe. Élise retenait son souffle. Dans quelques minutes, un être humain toucherait pour la première fois un artefact extraterrestre. Trois décennies de carrière, une vie entière de questions, convergeaient vers cet instant.

« Cinquante mètres. Je commence à sentir une attraction gravitationnelle locale. »

« Confirmé », dit ARIA. « Le champ gravitationnel de l'Objet est légèrement supérieur aux prédictions. Ajustement de la trajectoire recommandé. »

« Je compense. Vingt mètres. »

Silence. Dans le poste d'observation, personne ne bougeait. Okonkwo avait joint

les mains devant elle, dans un geste qui ressemblait à une prière ; Vasquez fixait les écrans avec une intensité féroce ; Élise sentait son cœur battre dans ses tempes.

« Dix mètres. Je tends le bras. »

La caméra embarquée sur le casque de Kowalski montrait sa main gantée qui s'avançait vers la surface noire. Derrière, les étoiles brillaient avec une indifférence éternelle.

« Contact. »

Le mot résonna dans le silence du vaisseau. Élise vit, sur l'écran, la main de Kowalski se poser sur l'Objet — ou plutôt, disparaître dans sa noirceur, comme avalée par l'absence de lumière.

« La surface est... solide », dit Kowalski. « Lisse. Pas de texture perceptible. Température... ARIA, tu reçois les données ? »

« Je reçois. Température de surface : trois kelvin au-dessus du zéro absolu. Aucune émission thermique détectable. »

« C'est impossible », murmura Okonkwo. « À cette distance du Soleil, la température devrait être d'au moins quarante kelvin. »

« L'Objet absorbe presque toute la lumière qu'il reçoit », dit Élise. « Et apparemment, il ne rayonne pas non plus. C'est comme s'il... » Elle chercha le mot juste. « Comme s'il gardait tout pour lui. »

Kowalski continua son exploration, se déplaçant le long de la surface courbe avec des mouvements prudents. Sa main gantée caressait la paroi noire, cherchant une aspérité, une jointure, n'importe quoi qui pût trahir une structure sous-jacente.

« C'est parfaitement uniforme », rapporta-t-il. « Pas la moindre variation. On dirait que la surface entière a été coulée d'un seul bloc. »

« Continuez sur cinquante mètres », ordonna Vasquez. « Si vous ne trouvez rien, vous rentrez. »

Kowalski obéit, progressant lentement le long de l'équateur invisible de la sphère. Les minutes s'étiraient, interminables. Élise scrutait l'écran, cherchant elle aussi le moindre indice, la moindre anomalie dans cette perfection monotone.

Puis Kowalski s'arrêta.

« Attendez », dit-il. « Il y a quelque chose ici. »

L'écran montra sa main qui s'immobilisait sur un point précis de la surface. À première vue, il n'y avait rien — juste la même noirceur absolue qu'ailleurs. Mais en plissant les yeux, Élise crut distinguer quelque chose. Une variation infime dans l'absence de lumière, un motif presque imperceptible.

« ARIA, amélioration d'image », demanda-t-elle.

L'IA obéit, et le motif se précisa. Des lignes, tracées dans la surface noire — si fines qu'elles étaient presque invisibles, mais indéniablement présentes. Elles formaient une figure géométrique complexe, une sorte de rosace aux symétries mul-

tiples.

« C'est artificiel », souffla Okonkwo. « C'est définitivement artificiel. »

Élise hocha la tête, le cœur battant. Ce n'était pas une erreur. Ce n'était pas une illusion. Quelqu'un avait gravé ce motif dans la surface de l'Objet, il y avait des milliards d'années, pour que quelqu'un d'autre le trouve un jour.

« Kowalski », dit-elle, « pouvez-vous cartographier le motif complet ? »

« Je vais essayer. Ça va prendre du temps — c'est très grand. »

« Prenez tout le temps qu'il faut. Nous venons peut-être de trouver la porte. »

L'Accident

Deux jours de travail acharné avaient permis de cartographier le motif dans son intégralité.

C'était une structure d'une complexité stupéfiante : des milliers de lignes entrelacées, formant des spirales, des polygones, des formes qui semblaient osciller entre la géométrie euclidienne et quelque chose de plus étrange. Élise avait passé des heures à l'analyser, cherchant des patterns, des récurrences, un sens caché dans cet enchevêtrement de courbes.

Et elle avait trouvé quelque chose.

« C'est une carte », annonça-t-elle à l'équipage réuni dans le module de commandement. « Regardez ici — ces cercles concentriques, avec un point central et huit anneaux autour. C'est une représentation du système solaire. »

Elle désigna l'écran où le motif s'affichait, annoté de ses propres observations.

« Le point central, c'est le Soleil. Les huit cercles, ce sont les planètes. Et cette marque, ici, sur le huitième anneau... » Elle pointa une petite rosace, similaire au motif principal mais en miniature. « C'est nous. C'est l'Objet. Ils ont indiqué leur position. »

Vasquez examina l'image avec scepticisme.

« C'est une interprétation. On pourrait voir n'importe quoi dans ces lignes. »

« Non », répondit Élise. « Les proportions correspondent. Les distances relatives entre les cercles matchent les distances réelles entre les planètes, avec une précision de moins de deux pour cent. Ce n'est pas une coïncidence. »

« Et le reste ? » demanda Okonkwo. « Toutes ces autres figures, qu'est-ce qu'elles représentent ? »

Élise hésita.

« Je ne sais pas encore. Certaines ressemblent à des équations, d'autres à des schémas structurels. Il faudrait des mois pour tout déchiffrer. Mais je pense que la clé est ici — » elle pointa un motif particulier, une spirale complexe qui se répétait à plusieurs endroits, « cette figure revient constamment. Elle pourrait être un code, une séquence d'activation. »

« Activation de quoi ? » demanda Vasquez.

« De l'entrée, peut-être. De la porte. »

Le mot resta suspendu dans l'air. Une porte. L'idée qu'on puisse entrer dans l'Objet, qu'il y ait un intérieur à explorer, semblait à la fois évidente et terrifiante.

« Il faut tester », dit Élise. « Projeter la séquence sur le motif et voir ce qui se passe. »

« Et si ce qui se passe est dangereux ? » objecta Vasquez. « On ne sait pas ce qu'il y a là-dedans. On ne sait même pas si « là-dedans » existe. »

« C'est pour ça qu'on est venus, Commandante. »

L'EVA fut programmée pour le lendemain.

Kowalski, accompagné cette fois d'Élise elle-même, devait se rendre jusqu'au motif et tester la théorie. Ils emportaient un projecteur holographique capable de reproduire n'importe quelle séquence lumineuse — si la spirale récurrente était bien un code, ils pourraient la projeter sur la surface et observer la réaction.

Tout se passa bien pendant les premières heures. Ils atteignirent le motif sans incident, positionnèrent le projecteur, vérifièrent les alignements. Élise sentait son cœur battre à tout rompre tandis qu'elle programmait la séquence.

« Prêts ? » demanda-t-elle.

« Prêts », confirma Kowalski.

« Projection dans trois, deux, un... »

La lumière jaillit du projecteur, traçant dans le vide la spirale complexe qu'Élise avait identifiée. Le faisceau frappa la surface noire de l'Objet, et pendant un instant, rien ne se produisit.

Puis la surface bougea.

Pas entièrement — juste une section, un cercle d'environ trois mètres de diamètre qui semblait s'enfoncer légèrement, comme si la matière se réorganisait sous leurs yeux. Un grondement sourd, transmis par le contact de leurs bottes avec la surface, fit vibrer leurs combinaisons.

« Ça fonctionne ! » s'exclama Élise. « Kowalski, vous voyez ça ? »

Mais Kowalski ne répondit pas. Il était en train de reculer, ses propulseurs crachant du gaz à pleine puissance, le visage déformé par la panique derrière la visière de son casque.

« Quelque chose m'a touché ! » cria-t-il. « Ma jambe — quelque chose — »

Élise se retourna et vit. Un appendice noir, fin comme un câble, avait émergé de la surface et s'était enroulé autour de la cheville de Kowalski. Il tirait, l'attirant vers le cercle qui continuait de s'ouvrir.

« ARIA, urgence EVA ! » hurla-t-elle. « Kowalski est en détresse ! »

Elle s'élança vers lui, attrapa son bras, tira de toutes ses forces. Le câble noir résistait, incroyablement fort pour sa finesse. Kowalski hurlait — de peur ou de

douleur, elle ne savait pas.

Puis, aussi soudainement qu'il était apparu, le câble se rétracta. Kowalski fut projeté en arrière, sa jambe libérée, et Élise le rattrapa de justesse avant qu'il ne dérive dans le vide.

« Je vous ramène », dit-elle. « Tenez bon. »

Le retour au *Thulé* fut un cauchemar de quinze minutes. Kowalski perdait du sang — le câble avait percé sa combinaison, entaillé sa chair à travers plusieurs couches de matériau supposé indestructible. Okonkwo les attendait au sas, le matériel médical prêt, et prit immédiatement en charge le blessé.

« Ce n'est pas profond », annonça-t-elle après examen. « La combinaison a absorbé le plus gros. Mais il va falloir des points de suture et du repos. »

Vasquez se tourna vers Élise, le visage dur.

« C'est terminé », dit-elle. « Plus d'EVA. Plus d'expériences. Nous rentrons. »

« Commandante— »

« J'ai dit : nous rentrons. Cette chose est dangereuse. Elle a failli tuer un membre de mon équipage. »

« Elle ne l'a pas tué », répondit Élise, la voix tremblante d'adrénaline et de frustration. « Elle l'a relâché. Quand j'ai tiré, elle a lâché prise. Ce n'était pas une attaque — c'était un contact. »

« Un contact qui a percé une combinaison de classe A et blessé mon ingénieur. »

« Un contact qui prouve qu'il y a quelque chose là-dedans ! » Élise sentait la colère monter en elle — contre Vasquez, contre l'Objet, contre l'univers entier qui lui offrait des réponses puis les lui arrachait. « Nous venons d'activer une ouverture. Une porte. C'est exactement ce que nous cherchions. »

Les deux femmes s'affrontèrent du regard. Autour d'elles, le silence du vaisseau pesait comme un reproche.

Ce fut Kowalski qui brisa l'impasse. Depuis la table médicale où Okonkwo finissait de le panser, il leva une main faible.

« Donnez-moi vingt-quatre heures », dit-il. « Et je retourne là-bas. »

L’Ouverture

Kowalski tint parole.

Quarante-huit heures après l’incident, il était de nouveau dehors, flottant à quelques mètres de la surface noire. Sa jambe blessée le faisait boiter même en apesanteur, mais il avait insisté pour accompagner Élise. « Je veux voir », avait-il dit simplement. « J’ai failli mourir pour ça. Je veux savoir pourquoi. »

Vasquez avait cédé, à contrecœur. Elle avait imposé des conditions strictes — communication permanente, rappel immédiat au moindre signe de danger, Okonkwo en veille médicale — mais elle avait cédé. Peut-être parce qu’elle comprenait, au fond, que refuser était impossible. Ils avaient traversé le système solaire pour ce moment. Reculer maintenant aurait été une trahison de tout ce qui les avait amenés ici.

Le motif géométrique brillait faiblement dans la lumière de leurs projecteurs. Le cercle qui s’était entrouvert deux jours plus tôt était de nouveau scellé, la surface revenue à sa perfection originelle comme si rien ne s’était passé.

« ARIA », dit Élise, « analyse du signal original. La séquence des nombres premiers — est-ce qu’elle correspond à quelque chose dans le motif ? »

« Analyse en cours. » Un silence. « Correspondance trouvée. La séquence des nombres premiers, convertie en coordonnées polaires, trace exactement la spirale récurrente du motif. »

Élise sourit. Bien sûr. Le signal n’était pas seulement une preuve d’intelligence — c’était une clé. Les créateurs de l’Objet avaient diffusé le code d’accès à travers l’espace, attendant que quelqu’un soit assez avancé pour le comprendre et l’utiliser.

« Je vais projeter la séquence complète », annonça-t-elle. « Tous les nombres premiers, de deux jusqu’à... ARIA, jusqu’où allait le signal original ? »

« Jusqu’à mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept. Le trois centième nombre premier. »

« Parfait. Kowalski, tenez-vous prêt. Si quelque chose se passe, on recule immédiatement. »

« Compris. »

Élise programma le projecteur et l’activa. Cette fois, au lieu de la simple spirale, la lumière traçait la séquence entière : 2, 3, 5, 7, 11, 13... Les nombres s’inscrivaient

en spirale sur la surface noire, chacun une impulsion lumineuse qui semblait être absorbée par la matière plutôt que réfléchie.

Quand le dernier nombre — 1997 — s'éteignit, le silence retomba.

Puis l'Objet s'ouvrit.

Pas comme une porte qui pivote ou un sas qui coulisse. La surface elle-même se transforma, les lignes du motif s'écartant, se réorganisant, créant une ouverture circulaire d'environ cinq mètres de diamètre. À l'intérieur, il n'y avait pas l'obscurité qu'Élise s'attendait à voir, mais une lumière — douce, bleutée, comme une aube perpétuelle.

« Mon Dieu », souffla Kowalski.

Élise s'approcha du bord de l'ouverture. L'intérieur se révélait progressivement : des parois lisses, de la même matière noire que l'extérieur mais parcourues de veines lumineuses ; un couloir — car c'était bien un couloir — qui s'enfonçait vers le centre de la sphère selon une courbe impossible.

« ARIA, analyse atmosphérique », demanda-t-elle.

« Aucune atmosphère détectée. L'intérieur est sous vide, comme l'extérieur. Cependant, je détecte un champ gravitationnel artificiel. Approximativement 0,3 g, orienté vers la paroi intérieure. »

Une gravité artificielle. Quelqu'un avait conçu cet espace pour qu'on puisse y marcher.

« Thulé, vous recevez ? » demanda Élise dans son communicateur.

« On reçoit », répondit Vasquez. « On voit tout sur les caméras. C'est... c'est incroyable. »

« Demande l'autorisation d'entrer. »

Un silence. Élise imaginait Vasquez en train de peser les risques, de calculer les probabilités, de lutter contre tous ses instincts de commandante qui lui hurlaient de rappeler son équipage.

« Autorisation accordée », dit enfin Vasquez. « Mais vous restez en contact permanent. Au moindre problème, vous faites demi-tour. »

« Compris. »

Élise franchit le seuil.

La sensation fut immédiate : ses pieds se posèrent sur la paroi courbe, attirés par le champ gravitationnel artificiel. Ce qui avait été le sol devint le sol, et elle se retrouva debout dans un corridor circulaire, les veines lumineuses pulsant doucement autour d'elle comme les artères d'un organisme vivant.

Kowalski la rejoignit, boitant légèrement.

« Incroyable », dit-il. « La gravité est parfaitement stable. Comment font-ils ? »

« Je ne sais pas. » Élise avança de quelques pas, touchant la paroi du bout des

doigts. Elle était tiède — pas froide comme l'extérieur, mais tiède, comme si une source de chaleur existait quelque part dans les profondeurs de l'Objet. « Mais j'ai l'intention de le découvrir. »

Ils progressèrent le long du corridor, guidés par la lumière bleutée. Les parois s'élargissaient progressivement, le passage devenant plus haut, plus large, comme s'il les menait vers un espace central. Et partout, ces veines lumineuses qui pulsaient à un rythme régulier — le battement de cœur d'une machine vieille de quatre milliards d'années.

« Vous sentez ça ? » demanda Kowalski.

Élise s'arrêta. Oui, elle le sentait. Une vibration dans l'air — non, pas dans l'air, il n'y en avait pas — dans la structure elle-même. Un son grave, à la limite de l'audible, qui semblait émaner de partout et de nulle part.

« On dirait que ça... respire », murmura-t-elle.

L'Objet de Thulé était vivant.

Ou du moins, quelque chose à l'intérieur l'était encore.

L'Intérieur

L'architecture défiait l'entendement.

Élise et Kowalski avancèrent pendant ce qui leur parut des heures, bien que leurs chronographes indiquassent seulement quarante-sept minutes. Le corridor s'était mué en une succession de salles aux géométries impossibles — des espaces où les angles ne s'additionnaient pas correctement, où les perspectives se tordaient de manières qui faisaient mal aux yeux. ARIA, d'habitude si précise dans ses analyses, avouait son impuissance.

« Les mesures sont incohérentes », rapportait l'IA. « La distance parcourue selon mes capteurs ne correspond pas à la distance théorique selon la courbure de l'Objet. C'est comme si l'espace intérieur était... plié. »

« Plus grand à l'intérieur qu'à l'extérieur », murmura Élise.

C'était une idée qu'elle avait rencontrée dans les théories les plus spéculatives de la physique — des espaces repliés sur eux-mêmes, des dimensions supplémentaires accessibles par des manipulations gravitationnelles. Mais voir cette théorie incarnée, marcher à l'intérieur d'une structure qui la confirmait, était une chose entièrement différente.

Les salles qu'ils traversaient n'étaient pas vides. Des structures s'y dressaient — piliers, consoles, formes géométriques dont la fonction demeurait obscure. Tout était fait de la même matière noire, animée des mêmes veines lumineuses, mais chaque élément semblait avoir un but précis qu'Élise ne parvenait pas à identifier.

« Regardez ça », dit Kowalski en s'approchant d'une formation particulière.

C'était une sorte de piédestal, surmonté d'une sphère creuse faite de cercles concentriques imbriqués. Quand Kowalski approcha sa main gantée, les cercles se mirent à tourner, chacun à une vitesse différente, créant un ballet hypnotique de mouvements entrelacés.

« Un mécanisme ? » hasarda-t-il.

« Ou une représentation », dit Élise. « Les cercles... ils pourraient représenter des orbites. Un système solaire miniature. »

Elle compta les anneaux. Huit. Comme les huit planètes. Mais la sphère centrale était vide — pas de soleil au milieu, juste un espace creux où quelque chose aurait dû se trouver.

« Il manque quelque chose », dit-elle.

Ils continuèrent. Les salles se succédaient, chacune plus étrange que la précédente. Dans l'une, des cristaux translucides flottaient en lévitation, émettant une lumière qui changeait de couleur quand on s'approchait. Dans une autre, les murs étaient couverts de ce qui ressemblait à des inscriptions — des symboles qui n'appartenaient à aucun langage humain, gravés dans la matière noire avec une précision microscopique.

« Thulé, vous recevez toujours ? » demanda Élise.

« On reçoit », confirma la voix d'Okonkwo. « Mais le signal est dégradé. On perd des détails. »

« Compris. Nous continuons. »

Ils atteignirent enfin une salle plus vaste que les autres — une cavité sphérique, peut-être, bien que les dimensions fussent difficiles à estimer dans cet espace distordu. Au centre flottait une structure qui fit s'arrêter Élise net.

C'était un polyèdre irrégulier, composé de centaines de faces dont chacune affichait une image différente. Des paysages, comprit-elle en s'approchant. Des mondes. Des ciels étrangers, des horizons impossibles, des géographies qui n'existaient nulle part dans le système solaire.

« Ce sont des enregistrements », murmura-t-elle. « Des images de... d'ailleurs. »

Une face montrait un désert rouge sous un ciel violet, parsemé de formations rocheuses qui défiaient la gravité. Une autre présentait un océan d'un bleu profond, surmonté de trois lunes qui s'alignaient à l'horizon. Une troisième révélait une forêt — si l'on pouvait appeler ainsi ces structures végétales tentaculaires — baignée d'une lumière dorée.

« Ce sont les mondes qu'ils ont visités », dit Kowalski. « Ceux qui ont construit l'Objet. Ils ont voyagé, et ils ont enregistré ce qu'ils ont vu. »

Élise hochla la tête, fascinée. Des milliers de faces, des milliers de mondes. Une civilisation qui avait parcouru la galaxie, peut-être au-delà, et qui avait tout consigné ici, dans cette structure impossible.

Mais quelque chose la troublait.

« Kowalski », dit-elle lentement, « regardez les images. Vraiment. Qu'est-ce que vous voyez ? »

L'ingénieur examina les faces du polyèdre, passant de l'une à l'autre avec attention. Puis son visage changea.

« Il n'y a personne », dit-il. « Des paysages, des bâtiments, des structures... mais pas de vie. Pas d'êtres vivants. »

C'était vrai. Chaque image montrait un monde apparemment désert — des civilisations abandonnées, des cités vides, des planètes mortes. Même les végétations semblaient figées, fossilisées dans une éternité sans mouvement.

« Ils ont cherché », comprit Élise. « Pendant des millions d'années, peut-être. Ils

ont parcouru l'univers en cherchant d'autres formes de vie, d'autres intelligences. Et ils n'ont trouvé que... ça. »

Des échos. Des ruines. Des souvenirs de civilisations disparues.

La solitude cosmique, incarnée dans des milliers d'images.

Les Hologrammes

Ils les virent pour la première fois dans une salle circulaire, plus profondément enfouie dans les entrailles de l'Objet.

Élise avait cessé de compter les corridors qu'ils avaient empruntés, les escaliers impossibles qu'ils avaient gravis, les espaces aux géométries déformées qu'ils avaient traversés. Le temps lui-même semblait s'être dilaté ; leurs chronographes indiquaient quatre heures depuis leur entrée, mais son corps en ressentait bien davantage.

Puis ils débouchèrent dans cette salle, et le temps s'arrêta tout à fait.

Des silhouettes se dressaient au centre de l'espace — translucides, lumineuses, figées dans des poses qui évoquaient la contemplation ou la prière. Elles n'étaient pas humaines, cela sautait aux yeux ; mais elles n'en étaient pas si éloignées qu'on ne pût les reconnaître pour ce qu'elles étaient : des êtres pensants, des créatures conscientes, des *personnes*.

« Mon Dieu », souffla Kowalski. « Ce sont... ce sont eux. Les constructeurs. »

Élise s'avança, fascinée. Les silhouettes mesuraient environ deux mètres de haut — plus grandes que la moyenne humaine, plus élancées aussi. Leurs membres supérieurs se terminaient par ce qui ressemblait à des mains, bien que les doigts fussent plus longs et plus nombreux. Leurs têtes, ovales et lisses, étaient dépourvues de traits distinctifs, mais quelque chose dans leur posture suggérait une intelligence profonde, une sagesse accumulée sur des millions d'années.

Elle tendit la main vers la silhouette la plus proche, et quelque chose se produisit. L'hologramme s'anima.

Les yeux — car c'en était bien, elle le comprit maintenant, deux ovales plus sombres sur la surface de la tête — s'ouvrirent lentement. La créature tourna son regard vers Élise, et pendant un instant vertigineux, deux intelligences se contemplèrent à travers le gouffre des milliards d'années.

Puis l'hologramme parla.

Ce n'était pas une voix, pas vraiment — plutôt une sensation directement implantée dans son esprit, des concepts qui se formaient sans passer par le langage. Des images, des émotions, des fragments de pensée qui n'appartenaient pas à l'humanité.

Bienvenue, disait le message. Nous avons attendu. Nous avons espéré. Vous êtes

venus.

Élise chancela, submergée par le flot d'informations. À côté d'elle, Kowalski s'était agenouillé, une main pressée contre son casque, le visage déformé par l'effort de comprendre.

« Vous... vous entendez ça ? » demanda-t-il d'une voix rauque.

« Oui. »

L'hologramme continuait, indifférent à leur trouble. Les images affluaient — des planètes vues depuis l'espace, des villes aux architectures impossibles, des créatures aux formes variées qui travaillaient, vivaient, mouraient. L'histoire d'une civilisation qui s'était étendue aux étoiles, qui avait construit des merveilles, qui avait cherché pendant des millions d'années d'autres esprits avec qui partager l'immensité de l'univers.

Et qui n'en avait jamais trouvé.

Nous avons parcouru la galaxie, disait le message. Nous avons envoyé des sondes vers les amas lointains, nous avons écouté pendant des éons. Partout, le silence. Partout, la mort. Des civilisations qui avaient été, qui n'étaient plus. Des mondes où la vie avait brûlé puis s'était éteinte. Nous étions seuls.

Les images devinrent plus sombres. Des soleils qui mouraient, des planètes qui se refroidissaient, des cités qui tombaient en ruine. Le déclin d'une espèce qui avait tout exploré et ne trouvait plus de raison de continuer.

Nous savions que notre fin approchait. Nous voulions laisser quelque chose — un témoin, un message, une preuve que nous avions existé. Nous avons construit ceci.

L'hologramme désigna les murs autour d'eux, l'Objet tout entier.

Et nous avons attendu. Attendu que quelqu'un vienne. Que quelqu'un entende. Que quelqu'un comprenne.

Le message s'interrompit, et l'hologramme se figea de nouveau — statue de lumière dans un musée de ténèbres. Élise resta immobile, le cœur battant, l'esprit débordant de tout ce qu'elle venait de recevoir.

« Thulé, vous recevez ? » demanda-t-elle d'une voix qui tremblait.

Un grésillement, puis la voix d'Okonkwo, lointaine et déformée.

« On reçoit... mal. Qu'est-ce qui se passe là-bas ? »

« Nous avons trouvé... nous avons trouvé les créateurs. Ou ce qu'il en reste. » Elle prit une inspiration, essayant d'ordonner ses pensées. « Ce sont des enregistrements. Des hologrammes interactifs. Ils nous ont laissé un message. »

« Qu'est-ce qu'il dit ? »

Élise regarda les silhouettes figées autour d'elle — ces êtres qui avaient parcouru la galaxie, qui avaient bâti des empires parmi les étoiles, qui avaient fini par mourir seuls, comme tous les autres.

« Ils nous ont dit qu'ils étaient seuls », répondit-elle. « Et que nous le sommes peut-être aussi. »

La Fissure

Okonkwo ne dormit pas cette nuit-là.

Élise l'observait depuis le seuil du module commun, hésitant à intervenir. La jeune exobiologiste était assise dans un coin, les genoux ramenés contre sa poitrine, le regard perdu dans le vide. Elle n'avait pas mangé depuis leur retour de l'Objet, n'avait pas parlé non plus — juste ce silence, ce repli sur soi qui inquiétait tout l'équipage.

« Elle a besoin de temps », dit Vasquez en apparaissant à côté d'Élise. « Ce qu'elle a vu... ce que nous avons tous vu dans les transmissions... ça change tout ce en quoi elle croyait. »

« Elle pensait qu'on trouverait de la vie », murmura Élise. « Que l'univers grouillait de civilisations, qu'on n'avait qu'à tendre la main pour les rencontrer. »

« Et à la place, on a trouvé un cimetière. »

Élise hochâ la tête. Le mot était juste. L'Objet n'était pas un vaisseau, pas une balise, pas un monument aux vivants. C'était un mémorial aux morts — un dernier cri dans le vide, lancé par une espèce qui avait cherché des compagnons pendant des millions d'années et n'avait trouvé que des tombes.

« Nous devons retourner là-bas », dit Élise.

Vasquez se raidit.

« Non. »

« Commandante— »

« J'ai dit non. » La voix de Vasquez était dure, inflexible. « Regardez-la. » Elle désigna Okonkwo. « Elle a passé vingt minutes à recevoir ces transmissions depuis le vaisseau, et elle est dans cet état. Vous et Kowalski avez été exposés directement pendant des heures. Comment pouvez-vous être sûre que vous n'êtes pas affectés vous aussi ? »

« Je suis parfaitement— »

« Vous êtes obsédée. » Vasquez se tourna vers elle, et Élise vit dans ses yeux quelque chose qu'elle n'avait jamais vu chez la commandante : de la peur. « Depuis que nous avons quitté la Terre, vous ne pensez qu'à une chose — entrer dans cet Objet, découvrir ses secrets, comprendre ce qu'il contient. Vous êtes prête à tout

risquer pour ça. Votre vie, la nôtre, tout. »

« C'est pour ça que nous sommes venus. »

« Non. » Vasquez secoua la tête. « Nous sommes venus pour explorer, pas pour nous sacrifier. Il y a une différence entre la curiosité et la folie, Docteur Morneau. Et vous êtes en train de franchir cette ligne. »

Le silence qui suivit fut lourd de tension. Les deux femmes s'affrontaient du regard — la scientifique et la militaire, la quête de connaissance et l'instinct de survie.

« Si je peux me permettre », intervint la voix d'ARIA, « les données physiologiques du Docteur Morneau et de Monsieur Kowalski ne montrent aucune anomalie. Leur exposition aux hologrammes ne semble pas avoir eu d'effets néfastes mesurables. »

« Et Okonkwo ? » demanda Vasquez.

« Le Docteur Okonkwo présente des signes de stress post-traumatique. Ses constantes vitales sont élevées, son sommeil est perturbé. Cependant, ces symptômes sont compatibles avec un choc émotionnel ordinaire, non avec une pathologie externe. »

« Ce n'est pas une pathologie », murmura Okonkwo depuis son coin.

Tous les regards se tournèrent vers elle. Elle avait relevé la tête, et ses yeux brillaient de larmes qu'elle ne cherchait plus à retenir.

« J'ai passé ma vie à croire que l'univers était plein de vie », dit-elle. « Que quelque part, là-haut, il y avait d'autres consciences, d'autres regards, d'autres esprits qui contemplaient les mêmes étoiles que nous. C'était ma foi. Ma raison de me lever chaque matin. Et maintenant... »

Elle fit un geste vers le hublot, vers l'Objet qui flottait quelque part dans le noir.

« Maintenant je sais qu'ils ont cherché pendant des millions d'années. Des millions d'années. Ils avaient des technologies que nous ne pouvons même pas imaginer, des sondes qui traversaient les galaxies, des instruments capables de détecter la moindre trace de vie. Et ils n'ont rien trouvé. Rien. Nous sommes seuls. »

« Nous ne savons pas ça », dit Élise.

« Vraiment ? » Okonkwo eut un rire amer. « Vous avez vu les mêmes images que moi. Des milliers de mondes, tous morts. Toutes les civilisations qu'ils ont rencontrées, disparues. L'univers est un cimetière, Élise. Et nous ne sommes que les derniers fossoyeurs. »

Élise s'approcha d'elle, s'agenouilla à sa hauteur.

« Ce n'est pas ce qu'ils ont dit », dit-elle doucement. « Le message n'est pas terminé. Ils ne nous ont pas tout montré. »

« Comment le savez-vous ? »

« Parce que les hologrammes se sont arrêtés. Interrompus. Comme s'il y avait une suite, mais qu'on ne l'avait pas encore déclenchée. » Élise prit les mains d'Okonk-

wo dans les siennes. « Ils ont laissé ce message pour nous, Amara. Pour quelqu'un qui viendrait un jour. Pourquoi feraient-ils ça si le seul message était « vous êtes seuls, abandonnez tout espoir » ? Ça n'a pas de sens. »

Okonkwo la regarda, et Élise vit dans ses yeux l'ombre d'un doute — le premier depuis des heures.

« Vous croyez qu'il y a autre chose ? »

« J'en suis certaine. Et je compte bien aller le découvrir. »

Elle se releva, se tourna vers Vasquez.

« Demain », dit-elle. « Une dernière exploration. Jusqu'au centre de l'Objet. Si je me trompe, si tout ce qu'il y a là-dedans c'est de la mort et du désespoir, nous rentrerons. Mais si j'ai raison... »

Vasquez la dévisagea pendant un long moment. Puis, lentement, elle hocha la tête.

« Demain », dit-elle. « Mais c'est la dernière fois. »

Le Centre

Le cœur de l'Objet était un tombeau.

Élise le comprit dès l'instant où ils franchirent le dernier seuil — une arche monumentale gravée de symboles qu'elle commençait à reconnaître, des équations mathématiques peut-être, ou des prières dans une langue que personne ne parlait plus depuis des milliards d'années.

La salle qui s'ouvrait devant eux était immense. Non — le mot était insuffisant. Elle était *impossible*. Une cavité sphérique qui semblait s'étendre sur des kilomètres, bien plus vaste que l'Objet lui-même n'aurait dû le permettre. L'espace replié sur lui-même, avait dit ARIA. La preuve en était là, sous leurs yeux ébahis.

Et partout, suspendues dans le vide lumineux, des capsules.

Des milliers de capsules. Des centaines de milliers. Elles flottaient en formations géométriques parfaites, chacune de la taille d'un cercueil humain, chacune faite de la même matière noire que le reste de l'Objet. À travers leurs parois translucides, on distinguait des formes — des silhouettes, des corps, des restes.

« Ce sont... », commença Kowalski.

« Des sarcophages », acheva Élise. « Des sarcophages funéraires. »

Elle s'avança dans la cavité, la gravité artificielle maintenant ses pieds sur une passerelle invisible qui serpentait entre les capsules. Chaque pas la rapprochait de la vérité qu'elle redoutait de découvrir.

La première capsule qu'elle examina de près contenait un être qu'elle reconnut : l'un des constructeurs, ces créatures élancées aux doigts multiples dont les hologrammes leur avaient parlé. Il était couché dans une position qui évoquait le sommeil, les mains croisées sur la poitrine, les yeux clos pour l'éternité.

« Ils se sont enterrés ici », murmura-t-elle. « Eux-mêmes. Leur propre espèce. »

Mais les capsules suivantes racontaient une histoire différente. Les corps qu'elles contenaient n'étaient pas ceux des constructeurs — c'étaient d'autres êtres, d'autres formes de vie. Des créatures tentaculaires aux corps asymétriques ; des humanoïdes trapus recouverts d'écaillles ; des entités cristallines dont la structure défiant toute biologie connue. Chaque capsule contenait une espèce différente, un représentant d'une civilisation morte.

« Ce ne sont pas les leurs », dit Kowalski, qui l'avait suivie. « Ces corps... ce

sont les espèces qu'ils ont trouvées pendant leur voyage. »

« Les civilisations mortes des hologrammes », confirma Élise. « Ils les ont collectées. Préservées. »

Elle comprenait maintenant. L'Objet n'était pas seulement le tombeau des constructeurs — c'était un mausolée universel. Un monument à toutes les formes de vie intelligente que l'univers avait produites puis détruites. Une archive de la conscience, conservée pour l'éternité dans le froid absolu de la Ceinture de Kuiper.

« Combien ? » demanda-t-elle à ARIA, sa voix à peine plus qu'un souffle.

« D'après mes estimations basées sur la densité des capsules et le volume apparent de la cavité... approximativement quatre-vingt-sept mille espèces distinctes. »

Quatre-vingt-sept mille. Quatre-vingt-sept mille civilisations qui avaient existé, qui avaient pensé, qui avaient regardé les étoiles et s'étaient demandé si elles étaient seules. Et qui étaient mortes, toutes, sans exception, avant que l'humanité n'existe.

Élise sentit ses genoux flétrir. Elle s'appuya contre une passerelle, le souffle court, submergée par l'immensité de ce qu'elle contemplait.

« Nous sommes les derniers », murmura-t-elle. « Nous sommes vraiment les derniers. »

Non — pas les derniers. Les seuls. Tous les autres s'étaient éteints bien avant que la Terre ne se forme. L'humanité n'était pas l'héritière d'un univers peuplé ; elle était la première — et peut-être la seule — espèce consciente à contempler un cosmos vide.

« Élise. »

La voix de Kowalski la tira de sa stupeur. Elle leva les yeux et vit qu'il pointait quelque chose au centre de la cavité — une structure plus massive que les autres, entourée d'un halo de lumière bleutée.

« Il y a quelque chose là-bas. Une plate-forme centrale. »

Élise se redressa, rassemblant ce qui lui restait de force. Ils n'étaient pas venus jusqu'ici pour s'effondrer. Ils étaient venus pour comprendre.

La passerelle les mena jusqu'au centre de la cavité. La plate-forme qui s'y trouvait était circulaire, une dizaine de mètres de diamètre, et en son milieu se dressait une structure cristalline qui pulsait d'une lumière propre.

« Un terminal », dit Élise en s'approchant. « Comme les consoles que nous avons vues plus tôt, mais plus grand. Plus... important. »

Elle tendit la main vers le cristal, et celui-ci s'illumina.

Les hologrammes réapparurent — non pas les constructeurs cette fois, mais quelque chose de différent. Des images abstraites, des schémas, des représentations de galaxies et d'amas stellaires. Et au centre de tout, une figure lumineuse qui semblait les regarder.

Vous avez trouvé notre repos, dit la présence dans leur esprit. Vous avez vu ce

que nous avons vu. Maintenant, écoutez ce que nous avons compris.

La transmission commença.

Le Message

Nous sommes nés il y a quatre milliards de vos années, sur un monde que vous n'avez pas de nom pour désigner.

La voix résonnait dans l'esprit d'Élise — non pas des mots, mais des concepts purs, traduits instantanément dans son langage intérieur. Les images l'accompagnaient : une planète bleue sous un soleil jaune, des océans semblables à ceux de la Terre, des continents où la vie proliférait.

Pendant des millions d'années, nous avons grandi. Nous avons appris. Nous avons regardé le ciel et nous nous sommes demandé si nous étions seuls. Et quand nous avons enfin eu les moyens de chercher, nous sommes partis.

Des vaisseaux quittant l'atmosphère, d'abord timidement, puis par centaines, par milliers. Des colonies s'établissant sur d'autres mondes, des sondes s'élançant vers les étoiles lointaines. Une civilisation qui s'étendait à travers la galaxie comme une vague de lumière.

Nous avons cherché pendant dix millions d'années. Nous avons exploré cent milliards d'étoiles, analysé un trillion de planètes. Et partout où nous sommes allés, nous avons trouvé la même chose.

Les images devinrent plus sombres. Des mondes carbonisés par leurs soleils mourants. Des cités en ruine, rongées par le temps. Des fossiles de créatures qui avaient pensé, rêvé, espéré — et qui n'étaient plus que poussière.

La vie est partout dans l'univers. Elle émerge dès que les conditions le permettent, elle se diversifie, elle évolue. Mais la conscience — la capacité de regarder les étoiles et de se demander pourquoi — est infiniment plus rare. Et infiniment plus fragile.

Élise vit défiler les destins des quatre-vingt-sept mille civilisations. Certaines s'étaient détruites dans des guerres apocalyptiques ; d'autres avaient été anéanties par des catastrophes naturelles — astéroïdes, supernovae, changements climatiques. D'autres encore s'étaient simplement éteintes, victimes de leur propre succès, incapables de trouver un sens à leur existence une fois tous les défis relevés.

Aucune n'a survécu. Aucune n'a duré plus de quelques millions d'années. La conscience émerge, brille un instant cosmique, puis s'éteint. C'est la règle. C'est la loi de l'univers.

La voix marqua une pause, et Élise sentit quelque chose changer dans la trans-

mission — une nuance, une inflexion qui ressemblait presque à de l'espoir.

Nous avons compris cela trop tard. Notre propre fin approchait — non pas par la guerre ou la catastrophe, mais par l'épuisement. Nous avions tout exploré, tout compris, tout accompli. Il ne nous restait plus rien à chercher. Et sans quête, sans mystère, une civilisation meurt.

Les constructeurs eux-mêmes, vus de l'intérieur. Des êtres las, épuisés par des millions d'années d'existence, qui se demandaient à quoi bon continuer dans un univers vide.

Mais nous avons refusé de disparaître sans laisser de trace. Nous avons construit ce lieu — un mémorial pour tous ceux qui avaient existé avant nous, et un message pour ceux qui viendraient après.

L'Objet lui-même apparut dans la transmission — sa construction, son placement aux confins de ce système solaire particulier, son signal envoyé à travers le temps.

Nous avons choisi cet endroit parce que nos calculs indiquaient qu'ici, dans quatre milliards d'années, une nouvelle vie émergerait. Nous ne savions pas si elle deviendrait consciente. Nous espérions. Et si vous recevez ce message, c'est que nous avions raison.

Élise sentit les larmes couler sur ses joues, à l'intérieur de son casque. Quatre milliards d'années. Les constructeurs avaient placé l'Objet ici avant même que la Terre n'existe, sur la foi d'un calcul, d'une prédiction, d'un espoir fou.

Vous êtes les héritiers, dit la voix. Non pas de notre technologie — elle ne vous servirait à rien, elle appartient à une autre façon de penser, à une autre façon d'être. Vous êtes les héritiers de notre quête. De notre question. De notre solitude.

Les images se transformèrent une dernière fois. L'univers vu de loin — des milliards de galaxies, des trillions d'étoiles, un océan de lumière et de vide s'étendant à l'infini.

Nous avons cherché pendant des millions d'années et nous n'avons trouvé personne. Vous êtes peut-être les premiers depuis notre disparition. Vous êtes peut-être les derniers. Nous ne le savons pas.

Mais nous savons ceci : la conscience est précieuse. Infiniment précieuse. Chaque instant où un esprit contemple l'univers et se demande pourquoi, chaque question posée, chaque émerveillement ressenti — tout cela a une valeur que rien ne peut mesurer.

Ne faites pas notre erreur. Ne cessez jamais de chercher. Ne cessez jamais de vous émerveiller. Car tant que vous cherchez, tant que vous vous émerveillerez, vous serez vivants. Et tant que vous serez vivants, l'univers aura quelqu'un pour le regarder.

La transmission s'interrompit. Les hologrammes s'éteignirent. Le cristal redevant inerte.

Élise resta immobile, submergée par ce qu'elle venait de recevoir. Autour d'elle,

le mausolée des espèces mortes brillait doucement dans la lumière artificielle — quatre-vingt-sept mille témoignages de la fragilité de la conscience, quatre-vingt-sept mille rappels de ce que l'humanité risquait de devenir.

Mais aussi, elle le comprenait maintenant, quatre-vingt-sept mille preuves que la vie avait existé. Que des esprits avaient regardé les étoiles. Que l'univers, pendant un bref instant cosmique, avait été conscient de lui-même.

« Élise. » La voix de Kowalski la ramena à la réalité. « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Elle se tourna vers lui, vers ce visage familier dans l'étrangeté absolue qui les entourait.

« Maintenant », dit-elle, « on rapporte ce message. Et on décide ce qu'on en fait. »

L'Interface

Ils auraient dû partir.

Le message avait été reçu, la mission accomplie — du moins autant qu'elle pouvait l'être. Élise avait les réponses qu'elle était venue chercher, ou du moins une partie d'entre elles. Le *Thulé* les attendait, et huit mois de voyage les séparaient de la Terre, de Léa, de tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux.

Mais quelque chose la retenait.

Elle revint seule dans la salle centrale, le lendemain de la transmission. Vasquez avait protesté, bien sûr — « Vous avez eu ce que vous vouliez, maintenant on rentre » — mais Élise avait insisté. Une dernière exploration, avait-elle dit. Une dernière chance de comprendre.

Ce qu'elle n'avait pas dit, c'était qu'elle avait remarqué quelque chose dans le cristal central. Une configuration particulière, un arrangement de facettes qui ressemblait étrangement aux interfaces neuronales qu'elle avait étudiées sur Terre — ces dispositifs expérimentaux permettant de connecter directement un cerveau à un système informatique.

Le cristal n'était pas seulement un terminal de lecture. C'était un accès.

« ARIA », dit-elle en s'approchant de la structure, « analyse du cristal central. Est-ce qu'il présente des caractéristiques compatibles avec une interface neuronale ? »

Un silence. Puis :

« Analyse en cours. Je détecte des micro-filaments à la surface du cristal qui émettent des ondes électromagnétiques dans la gamme des fréquences cérébrales humaines. La configuration suggère une capacité d'interaction bidirectionnelle avec un système nerveux central. »

Élise hocha la tête. Elle avait raison.

« Quels seraient les risques d'une connexion directe ? »

« Impossibles à évaluer avec précision. La technologie est d'origine inconnue, conçue pour une biologie qui n'est pas la vôtre. Les risques potentiels incluent des dommages neurologiques, des traumatismes cognitifs, ou des effets imprévisibles sur la conscience. »

« Mais la connexion est possible ? »

« Techniquement, oui. Je ne peux cependant pas recommander une telle procédure. »

Élise resta immobile devant le cristal, pesant les options. Le message qu'ils avaient reçu était incomplet — elle le sentait dans ses os. Les constructeurs avaient parlé de leur quête, de leur solitude, de l'héritage qu'ils voulaient transmettre. Mais ils n'avaient pas tout dit. Il y avait autre chose dans ce cristal, d'autres connaissances, d'autres vérités qui n'attendaient que quelqu'un pour les recevoir.

Et elle était la seule qui pouvait le faire.

« Thulé, vous me recevez ? » demanda-t-elle dans son communicateur.

« On reçoit », répondit Vasquez. « Qu'est-ce que vous faites là-bas, Morneau ? »

« Je... j'explore le terminal central. » Elle hésita. « Je crois qu'il y a un moyen d'accéder à plus d'informations. Une connexion directe. »

Un silence. Puis :

« Une connexion comment ? »

« Neuronale. Le cristal est conçu pour interfaçer avec un cerveau. »

« C'est hors de question. » La voix de Vasquez était tranchante. « Vous ne savez pas ce que ça pourrait vous faire. Vous pourriez mourir, ou pire. »

« Je sais. »

« Alors pourquoi est-ce que vous en parlez comme si c'était une option ? »

Élise ferma les yeux. Comment expliquer ce qu'elle ressentait ? Cette certitude que les constructeurs avaient laissé quelque chose de crucial dans ce cristal — quelque chose qui valait le risque, qui valait peut-être sa vie.

« Ils nous ont attendus pendant quatre milliards d'années », dit-elle doucement. « Ils ont construit tout ça — ce mausolée, ce message, cette invitation — en espérant que quelqu'un viendrait un jour. Et maintenant je suis là, devant la porte qu'ils ont laissée ouverte. Comment est-ce que je pourrais ne pas entrer ? »

« Facilement. Vous faites demi-tour et vous rentrez. »

« Et je passe le reste de ma vie à me demander ce que j'aurais pu apprendre ? » Élise secoua la tête. « Je ne peux pas, Commandante. Je ne peux pas vivre avec ça. »

À l'autre bout de la communication, elle entendit Vasquez inspirer profondément.

« Et votre fille ? Léa ? Vous lui avez promis de revenir. »

Le nom frappa Élise comme un coup. Léa. Sa fille, qui l'attendait sur Terre, qui lui avait demandé une seule chose — une seule — avant son départ.

Reviens.

Elle regarda le cristal, ses facettes qui brillaient dans la lumière bleutée, ses micro-filaments qui attendaient une connexion. Puis elle regarda ses mains, ces mains qui avaient tenu Léa bébé, qui avaient caressé le visage de Marc mourant,

qui avaient écrit des équations et des rapports pendant trente ans de carrière.

« Je ne sais pas si je reviendrai », dit-elle enfin. « Mais je sais que si je n'essaie pas, je ne serai jamais vraiment rentrée. Une partie de moi restera toujours ici, à se demander ce qu'il y avait derrière cette porte. »

Le silence qui suivit sembla durer une éternité.

« Vous êtes certaine ? » demanda Vasquez.

« Non. Mais je vais le faire quand même. »

Elle tendit la main vers le cristal.

La Connexion

Le cristal était froid sous ses doigts.

Élise sentit les micro-filaments s'activer au contact de sa peau — une sensation de picotement, d'abord, puis quelque chose de plus profond. Comme si des milliers d'aiguilles microscopiques traversaient sa combinaison, sa peau, son crâne, pour atteindre directement son cerveau.

« Élise ! » La voix de Vasquez, lointaine, comme provenant d'un autre monde.
« Vos constantes s'affolent ! Retirez votre main ! »

Elle ne pouvait pas. Ses doigts étaient soudés au cristal, son corps ne lui répondait plus. Et quelque chose affluait dans son esprit — non pas des images cette fois, pas des concepts traduits, mais une présence directe, massive, ancienne.

Les constructeurs.

Pas leurs enregistrements, pas leurs messages préparés. Eux-mêmes — ou ce qu'il en restait après des milliards d'années. Une conscience collective, préservée dans les circuits quantiques du cristal, attendant depuis des éons que quelqu'un vienne la réveiller.

Tu es venue, dit la présence. Tu as franchi le seuil. Tu as accepté le risque.

« Je... je voulais comprendre », balbutia Élise — en pensée, car sa bouche ne fonctionnait plus.

Comprendre est la quête de toute conscience. Nous avons compris beaucoup de choses. Nous pouvons te montrer.

Et ils montrèrent.

Ce fut comme si l'univers entier s'ouvrait devant elle. Non pas les images fragmentaires des transmissions précédentes, mais une connaissance totale, absolue, terrifiante. Elle vit l'histoire de la galaxie depuis sa formation — les premières étoiles qui s'allumaient, les premières planètes qui se condensaient, les premières molécules qui s'assemblaient pour former la vie. Elle vit les millions de civilisations qui avaient émergé, fleuri, décliné, disparu. Elle vit les constructeurs eux-mêmes, depuis leur naissance jusqu'à leur fin — dix millions d'années compressées en un instant de conscience pure.

C'était trop.

Son esprit, conçu pour traiter les informations à un rythme humain, vacillait sous l'afflux. Elle sentit quelque chose craquer en elle — pas physiquement, mais mentalement. Les structures qui organisaient sa pensée, qui séparaient le passé du présent, le réel de l'imaginé, menaçaient de s'effondrer.

« Stop », supplia-t-elle. « C'est trop. Je ne peux pas... »

La présence se retira légèrement — non pas complètement, mais assez pour qu'elle puisse respirer à nouveau.

Pardonne-nous. Nous avions oublié les limites des esprits jeunes. Nous allons te donner seulement ce que tu peux porter.

Et quelque chose changea dans le flux d'informations. Au lieu du torrent désordonné, elle reçut maintenant une sélection — un condensé, soigneusement choisi, de ce que les constructeurs voulaient transmettre.

Elle vit leur conclusion finale. Après des millions d'années de recherche, après avoir exploré chaque recoin de la galaxie accessible, ils avaient compris une vérité simple et terrible : la conscience était un accident. Un accident merveilleux, précieux, mais un accident quand même. L'univers n'avait pas été conçu pour produire des esprits ; les esprits étaient des anomalies, des fluctuations statistiques dans un cosmos fondamentalement indifférent.

Mais — et c'était là le cœur de leur message — cette anomalie était aussi la seule chose qui donnait un sens à l'univers. Sans conscience pour le contempler, le cosmos n'était qu'un arrangement de matière et d'énergie, sans but, sans signification. C'était le regard des êtres pensants qui transformait les étoiles en merveilles, le vide en mystère, l'existence en question.

Vous n'êtes pas les héritiers de notre technologie, dit la présence. Vous êtes les héritiers de notre responsabilité. Tant que vous existez, tant que vous regardez les étoiles et vous demandez pourquoi, l'univers a un témoin. Et un témoin est tout ce dont l'univers a besoin.

Élise sentit les larmes couler — dans son esprit, car son corps physique était ailleurs, très loin, suspendu devant un cristal alien aux confins du système solaire.

« Nous sommes seuls », dit-elle.

Probablement. Nous avons cherché pendant dix millions d'années et nous n'avons trouvé personne. Mais la solitude n'est pas une malédiction. C'est une mission.

« Comment ? »

Vous êtes les gardiens. Les seuls gardiens, peut-être. Tant que vous vivez, la conscience existe dans cette partie de l'univers. Quand vous regardez les étoiles, c'est l'univers qui se regarde lui-même. Quand vous vous émerveillez, c'est l'univers qui s'émerveille.

Ne gâchez pas ce privilège. Ne faites pas notre erreur. Nous avons cessé de nous émerveiller, et nous sommes morts.

La connexion commença à se dissoudre. La présence des constructeurs s'éloigna.

gnait, retournait à son sommeil éternel dans les profondeurs du cristal.

Va, dit-elle une dernière fois. Retourne vers les tiens. Dis-leur ce que tu as appris. Et n'oublie jamais : chaque instant de conscience est un miracle. Chaque question posée est une victoire contre le silence. Chaque regard vers les étoiles est un acte de résistance contre le néant.

Élise retira sa main du cristal.

Elle s'effondra sur le sol de la plate-forme, tremblante, épuisée, transformée. Autour d'elle, le mausolée des espèces mortes brillait doucement, témoin silencieux de ce qui venait de se passer.

Elle était vivante. Elle avait compris.

Et maintenant, elle devait décider quoi faire de cette compréhension.

Troisième partie

Le Retour

L'Éveil

Elle ouvrit les yeux sur le plafond blanc de l'infirmerie du *Thulé*.

Combien de temps s'était-il écoulé ? Elle n'aurait su le dire. La lumière des néons lui brûlait les rétines ; le bourdonnement des systèmes de vie lui emplissait les oreilles ; son corps entier lui semblait étranger, comme si elle l'habitait pour la première fois.

« Elle revient à elle. »

La voix d'Okonkwo, quelque part sur sa droite. Puis un visage au-dessus du sien — Vasquez, le front plissé d'inquiétude malgré son expression sévère.

« Morneau. Vous m'entendez ? »

« Je... » Sa voix était rauque, ses lèvres craquelées. « Oui. Je vous entendis. »

« Vous nous avez fait une sacrée peur. Quatre heures inconsciente. Vos constantes vitales ont fait des montagnes russes. » Vasquez secoua la tête. « Je devrais vous faire passer en cour martiale pour insubordination. »

« Vous ne le ferez pas. »

« Non. Mais j'y ai pensé. »

Élise essaya de se redresser. Ses muscles protestèrent, raides comme après une longue maladie, mais elle parvint à s'asseoir sur le bord de la couchette. Okonkwo lui tendit un verre d'eau qu'elle but avidement.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda la jeune exobiologiste. « Quand vous avez touché le cristal, les instruments sont devenus fous. ARIA a détecté une activité neuronale sans précédent, puis plus rien. On a cru qu'on vous avait perdue. »

Élise regarda ses mains — ces mains qui avaient touché l'infini, qui avaient reçu la sagesse d'une civilisation morte depuis des milliards d'années. Elles tremblaient légèrement.

« J'ai parlé avec eux », dit-elle. « Les constructeurs. Pas leurs enregistrements — eux. Ce qu'il en reste. »

Vasquez et Okonkwo échangèrent un regard.

« Et qu'est-ce qu'ils vous ont dit ? »

Comment résumer ? Comment condenser cette expérience — cette communion

avec une intelligence si vaste, si ancienne — en quelques phrases compréhensibles ? Les mots lui semblaient dérisoires, inadéquats.

« Ils m'ont montré... tout. L'histoire de la galaxie. Les civilisations qui ont existé et disparu. La raison pour laquelle ils ont construit l'Objet. » Elle ferma les yeux un instant, cherchant à organiser le chaos de ses souvenirs. « Ils voulaient que quelqu'un sache. Que quelqu'un comprenne ce qu'ils avaient compris. »

« Et qu'est-ce qu'ils avaient compris ? »

Élise rouvrit les yeux et regarda Okonkwo — cette jeune femme brillante qui avait cru si fort à l'existence d'autres formes de vie, qui avait été dévastée par la découverte du mausolée.

« Que nous sommes précieux », dit-elle. « Infiniment précieux. Pas malgré notre solitude — à cause d'elle. La conscience est rare, Amara. Plus rare que tout ce que nous imaginions. Et chaque instant où un esprit regarde l'univers et se pose des questions... c'est un miracle. »

Le silence qui suivit fut long, chargé. Quelque part dans les entrailles du vaisseau, un système de ventilation soufflait doucement.

« C'est tout ? » demanda Vasquez. « Pas de technologie révolutionnaire ? Pas de secret de l'immortalité ? Pas de plans pour des moteurs supraluminiques ? »

Élise eut un sourire fatigué.

« Non. Ils ne nous ont pas donné d'outils, Commandante. Ils nous ont donné une perspective. » Elle marqua une pause. « Leur technologie n'aurait servi à rien de toute façon. Elle était conçue pour leur façon de penser, pas la nôtre. Ce qu'ils ont vraiment légué, c'est une compréhension. De ce que nous sommes. De ce que nous valons. »

« Et cette compréhension valait le risque que vous avez pris ? »

Élise considéra la question. Avait-elle eu raison de connecter son esprit au cristal, de risquer sa vie — sa promesse à Léa — pour obtenir cette connaissance ?

« Je ne sais pas », admit-elle. « Mais je sais que je devais essayer. Et maintenant que je sais ce qu'ils voulaient nous dire... » Elle regarda vers le hublot, vers l'espace noir parsemé d'étoiles. « Maintenant je dois décider comment le transmettre. »

Vasquez hocha la tête.

« Reposez-vous d'abord. Nous avons huit mois de voyage devant nous. Vous aurez tout le temps de décider. »

Huit mois. Huit mois pour digérer ce qu'elle avait vécu, pour formuler ce qu'elle avait appris, pour choisir les mots qui porteraient le message des constructeurs à une humanité qui ne se doutait de rien.

Élise se rallongea sur la couchette, épuisée. Mais avant de fermer les yeux, elle murmura une dernière chose :

« Il faut qu'on parte. Il n'y a plus rien à chercher ici. »

Vasquez acquiesça.

« Je donne l'ordre de départ. Direction : la Terre. »

Le Voyage du Retour

Les huit mois du retour furent à la fois interminables et trop courts.

Le *Thulé* s'éloigna de l'Objet par une nuit de décembre — si l'on pouvait appeler ainsi un moment arbitraire dans l'éternité sans saisons de l'espace profond. Élise regarda la sphère noire rétrécir dans le hublot arrière, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un point parmi les étoiles, indistinguable du reste de l'univers.

Elle avait changé. Elle le savait, et les autres le voyaient aussi.

Ce n'était pas quelque chose de visible — pas une transformation physique, pas une marque sur son corps. C'était dans ses yeux, disait Okonkwo. Dans la façon dont elle regardait les étoiles maintenant. Dans les silences qu'elle laissait s'étirer avant de répondre aux questions.

Les premières semaines, elle dormit beaucoup. Son corps récupérait de l'épreuve de la connexion, et son esprit avait besoin de temps pour intégrer ce qu'elle avait reçu. Des bribes de mémoires aliens surgissaient parfois dans ses rêves — des paysages qu'elle n'avait jamais vus, des émotions qu'elle n'avait jamais ressenties, des pensées formulées dans des langages qui n'avaient pas de mots.

Puis, progressivement, elle commença à parler.

Avec Okonkwo d'abord, la plus réceptive de l'équipage. Elles passaient des heures dans le module d'observation, contemplant le vide constellé, discutant de ce que les constructeurs avaient révélé.

« Comment fait-on ? » demanda Okonkwo un soir. « Comment dit-on à l'humanité qu'elle est probablement seule dans l'univers ? »

« On ne le dit pas comme ça », répondit Élise. « Ce n'est pas le message. Le message, c'est que notre solitude nous rend précieux. Que chaque conscience est un miracle. Que regarder les étoiles et se demander pourquoi, c'est la chose la plus importante que nous puissions faire. »

« Vous croyez que les gens comprendront ? »

Élise hésita.

« Certains, oui. D'autres non. Certains seront terrifiés, d'autres déprimés. Il y aura des crises de foi, des remises en question, de la colère. Mais il y aura aussi... » Elle chercha le mot juste. « De l'émerveillement. De la gratitude. Une nouvelle façon de regarder notre existence. »

Avec Kowalski, les conversations étaient différentes — plus pratiques, plus terre-à-terre. L'ingénieur voulait savoir comment fonctionnait l'Objet, quels principes physiques permettaient de replier l'espace, de maintenir une structure pendant des milliards d'années.

« Je n'ai pas de réponses techniques », avoua Élise. « Ce qu'ils m'ont transmis n'était pas de la science au sens où nous l'entendons. C'était... une vision du monde. Une philosophie. »

« Une philosophie ne fait pas voler les vaisseaux », grommela Kowalski.

« Non. Mais elle peut donner une raison de les construire. »

Vasquez, elle, gardait ses distances. La commandante accomplissait son devoir — maintenir le vaisseau en état, superviser le voyage, préparer le rapport de mission — mais quelque chose s'était brisé entre elle et Élise depuis l'incident du cristal. La confiance, peut-être. Ou simplement la compréhension mutuelle.

Ce fut seulement dans le dernier mois, alors que la Terre commençait à grandir dans les hublots, que Vasquez vint la trouver.

« Je vous ai jugée trop durement », dit-elle sans préambule. « Vous avez pris un risque insensé, mais... je comprends pourquoi. »

Élise la regarda, surprise.

« Vraiment ? »

« Vous êtes venue ici pour trouver des réponses. Toute votre vie, vous avez cherché des réponses. Comment auriez-vous pu refuser la dernière porte ? » Vasquez eut un sourire las. « Je suis pilote, Morneau. Je vis pour le contrôle, la prudence, la maîtrise des risques. Vous êtes scientifique. Vous vivez pour l'inconnu. »

« Et maintenant ? Maintenant que nous savons ce que nous savons ? »

Vasquez regarda par le hublot, vers cette petite bille bleue qui grossissait de jour en jour.

« Maintenant, on rentre à la maison. Et on laisse l'humanité décider ce qu'elle fait de tout ça. »

Le Dilemme

À trois semaines de l'arrivée, l'ESA demanda un rapport préliminaire.

Élise contempla l'écran de communication, le curseur clignotant dans l'attente de sa réponse. De l'autre côté de ces quelques milliards de kilomètres, des centaines de personnes attendaient — scientifiques, politiques, journalistes. Le monde entier retenait son souffle depuis dix-huit mois, impatient de savoir ce que l'équipage du *Thulé* avait découvert.

Que leur dire ?

La vérité brute était simple à formuler : nous avons trouvé un monument funéraire contenant les restes de quatre-vingt-sept mille civilisations éteintes. Les créateurs de l'Objet nous ont transmis un message : nous sommes probablement seuls dans l'univers, et nous le serons toujours.

Mais cette formulation, Élise le savait, serait dévastatrice. Elle imaginait les titres des journaux, les réactions des foules, le désespoir qui s'emparerait de millions de personnes. Tout espoir de rencontrer d'autres formes de vie, anéanti en une phrase. Toute illusion d'un univers peuplé, brisée à jamais.

Et pourtant, ce n'était pas le vrai message. Pas entièrement.

Les constructeurs n'avaient pas voulu transmettre du désespoir. Ils avaient voulu transmettre de la responsabilité. De la valeur. Du sens. « Vous êtes précieux », avaient-ils dit. « Infiniment précieux. » Mais comment faire passer cette nuance à travers le prisme déformant des médias, des interprétations, des peurs humaines ?

Elle appela Léa ce soir-là — le premier appel vidéo depuis des mois, les communications à longue distance étant limitées pendant le voyage. Le visage de sa fille apparut sur l'écran, plus vieux qu'elle ne s'y attendait, plus adulte.

« Maman. »

« Léa. » Élise sentit sa gorge se serrer. « Tu vas bien ? »

« Ça va. Tante Hélène s'occupe de moi. Je... » Léa hésita. « Tu reviens bientôt ? »

« Trois semaines. Peut-être moins. »

Un silence. Les secondes de décalage dues à la distance rendaient la conversation étrange, hachée, comme si les mots devaient traverser un océan avant d'arriver à

destination.

« Qu'est-ce que vous avez trouvé là-bas ? » demanda Léa. « Les journaux disent que vous ne communiquez pas, que c'est le black-out total. Tout le monde spéule. »

« Nous avons trouvé... beaucoup de choses. Des réponses. Des questions aussi. » Élise soupira. « C'est compliqué, Léa. Je ne sais pas encore comment l'expliquer. »

« Tu me le diras quand tu rentreras ? »

« Oui. Je te dirai tout. »

Le visage de Léa s'adoucit légèrement — une fissure dans le mur qu'elle avait érigé entre elles.

« Tu as l'air différente, maman. Je ne sais pas comment l'expliquer. Mais tu as l'air... je ne sais pas. Plus calme, peut-être. »

« J'ai appris des choses. Sur l'univers. Sur nous. » Élise esquissa un sourire. « Sur ce qui compte vraiment. »

« Et qu'est-ce qui compte vraiment ? »

La question resta suspendue dans l'espace entre elles. Élise regarda sa fille — cette jeune femme qu'elle avait si souvent délaissée pour sa carrière, qu'elle avait abandonnée pour poursuivre les étoiles — et sentit quelque chose se nouer dans sa poitrine.

« Toi », dit-elle. « Tu comptes. Chaque instant où nous sommes ensemble, chaque conversation, chaque regard. C'est ça qui compte. J'aurais dû le comprendre plus tôt. »

Léa ne répondit pas, mais Élise vit quelque chose briller dans ses yeux — pas des larmes, pas encore, mais quelque chose qui y ressemblait.

« Rentre vite, maman. »

« Je rentre. Je te le promets. »

Après avoir coupé la communication, Élise resta longtemps devant l'écran éteint. Puis elle ouvrit un nouveau fichier et commença à écrire.

Pas un rapport. Pas une synthèse scientifique.

Un discours.

Le discours qu'elle prononcerait devant le monde entier, quand viendrait le moment de partager ce que les constructeurs lui avaient confié. Elle ne savait pas encore quels mots elle choisirait, quelle formulation serait la plus juste. Mais elle savait une chose : elle dirait la vérité.

Toute la vérité. Sans adoucissement, sans mensonge réconfortant.

Parce que l'humanité méritait de savoir. Et parce que la vérité, aussi difficile fût-elle, était le seul héritage digne des créateurs qui avaient attendu quatre milliards d'années pour la transmettre.

Le Message Final

C'est dans les derniers jours du voyage qu'Élise comprit enfin.

Elle était seule dans le module d'observation, contemplant la Terre qui grossissait d'heure en heure — cette bille bleue, fragile et magnifique, suspendue dans le vide comme une larme de lumière. Le Soleil l'illuminait de côté, dessinant le croissant des océans et des continents, et quelque part là-bas, huit milliards d'êtres humains vivaient leur vie sans savoir ce qui les attendait.

Elle avait relu cent fois ses notes, réécrit vingt fois son discours, tourné et retourné les formulations dans sa tête. Comment dire à l'humanité qu'elle était seule ? Comment présenter cette révélation sans provoquer le désespoir ?

Et soudain, en regardant la Terre, elle comprit que la question était mal posée.

Les constructeurs ne lui avaient pas transmis une mauvaise nouvelle. Ils lui avaient transmis un cadeau.

Elle repensa à tout ce qu'elle avait vécu depuis cette nuit de janvier à l'Observatoire — la découverte, le doute, la preuve, le voyage, l'Objet, les hologrammes, le mausolée, la connexion. Chaque étape l'avait préparée à recevoir ce message. Chaque épreuve l'avait transformée, l'avait rendue capable de comprendre ce que les constructeurs voulaient vraiment dire.

« Ils ne nous ont pas donné une carte », murmura-t-elle dans le silence du module. « Ils nous ont donné un miroir. »

Un miroir. Un moyen de nous voir tels que nous sommes vraiment — non pas comme les habitants insignifiants d'une planète perdue, mais comme les gardiens d'une lumière rare et précieuse. La conscience. La capacité de regarder l'univers et de se demander pourquoi.

Pendant des milliards d'années, l'univers avait existé sans personne pour le contempler. Les étoiles avaient brûlé, les galaxies s'étaient formées, les planètes avaient tourné — dans un silence absolu, une indifférence totale. Puis la vie était apparue. Puis la conscience. Et pour la première fois, l'univers avait eu un témoin.

Ce témoin, c'était nous.

Les constructeurs l'avaient compris. Après dix millions d'années à chercher d'autres esprits, ils avaient réalisé que la conscience n'était pas une chose commune, répandue dans la galaxie comme la poussière entre les étoiles. Elle était rare. Infi-

niment rare. Et chaque civilisation consciente était un miracle — un accident improbable, une fluctuation statistique qui ne se produisait peut-être qu'une fois par éon.

Ils n'avaient pas voulu que l'humanité désespère de sa solitude. Ils avaient voulu que l'humanité comprenne sa valeur.

Élise prit son carnet et nota, d'une main qui ne tremblait plus :

Ce n'est pas un message de solitude. C'est un message de responsabilité. Nous ne sommes pas abandonnés dans un univers vide — nous sommes les gardiens d'un univers qui a besoin de nous pour avoir un sens.

Elle continua :

Les créateurs ont parcouru la galaxie pendant des millions d'années. Ils ont cherché ce que nous cherchons tous : d'autres regards, d'autres esprits, d'autres consciences avec qui partager l'émerveillement d'exister. Ils n'ont trouvé que le silence.

Mais le silence n'est pas une condamnation. C'est une invitation. Si nous sommes seuls à regarder les étoiles, alors les étoiles ont besoin de nous pour être vues. Chaque question que nous posons, chaque mystère que nous contemplons, chaque instant où nous nous émerveillons — tout cela donne un sens à l'univers qui, sans nous, n'en aurait aucun.

Les créateurs ne nous ont pas légué une technologie. Ils nous ont légué une mission : être les gardiens de la conscience. Préserver cette lumière rare et précieuse. Et ne jamais, jamais cesser de nous émerveiller.

Elle relut ce qu'elle avait écrit, et pour la première fois depuis des mois, elle sut qu'elle avait trouvé les bons mots.

La vérité. Toute la vérité. Mais présentée non pas comme une fin, mais comme un commencement.

L'humanité n'était pas la dernière d'une longue lignée de civilisations mortes. Elle était peut-être la première d'une nouvelle ère — une ère où la conscience savait enfin ce qu'elle était, ce qu'elle valait, ce qu'elle devait protéger.

Élise ferma son carnet et regarda une dernière fois la Terre qui grandissait dans le hublot.

Elle était prête.

La Vérité

Le Centre de conférences de l'ESA était plein à craquer.

Des centaines de journalistes s'entassaient dans la grande salle, leurs caméras braquées vers l'estrade où Élise allait prendre la parole. Au-delà des murs, des millions de personnes regardaient en direct — un monde entier suspendu aux lèvres d'une femme qui revenait des confins du système solaire avec des réponses à des questions que l'humanité se posait depuis l'aube des temps.

Élise monta sur scène. Les flashs crépitèrent. Le silence se fit.

Elle regarda l'assemblée — ces visages tendus, ces regards avides, cette humilité qui attendait de savoir si elle était seule dans l'univers. Pendant un instant, elle ressentit le poids de ce qu'elle s'apprêtait à dire. Puis elle pensa aux constructeurs, à leur message, à tout ce qu'ils avaient voulu transmettre.

Elle commença.

« Mesdames, Messieurs. Pendant dix-huit mois, l'équipage du *Thulé* a voyagé jusqu'aux confins de notre système solaire. Nous avons atteint l'Objet que nous avions détecté dans la Ceinture de Kuiper. Nous sommes entrés à l'intérieur. Et nous avons découvert ce qu'il contenait. »

Elle marqua une pause, laissant le silence s'étirer.

« L'Objet de Thulé est un mausolée. Un monument funéraire construit par une civilisation qui a existé il y a quatre milliards d'années — bien avant que la Terre elle-même ne se forme. Cette civilisation, que nous appelons les Créateurs, a parcouru la galaxie pendant dix millions d'années. Ils ont exploré des centaines de milliards d'étoiles, analysé des trillions de planètes. Et partout où ils sont allés, ils ont cherché ce que nous cherchons tous : d'autres formes de vie, d'autres consciences, d'autres esprits avec qui partager l'émerveillement d'exister. »

Une rumeur parcourut l'assemblée. Élise continua :

« Ils n'ont trouvé personne. »

Le silence qui suivit fut absolu.

« Oh, ils ont trouvé des traces. Des ruines. Des fossiles de civilisations qui avaient existé puis disparu. Quatre-vingt-sept mille espèces intelligentes, préservées dans le mausolée comme témoins de ce qui avait été. Mais pas une seule civilisation vivante. Pas un seul autre esprit avec qui communiquer. »

Elle vit les visages se décomposer dans l'assistance — la peur, le choc, le désespoir qui commençait à s'insinuer. Elle continua, plus doucement :

« Je sais ce que vous pensez. Vous pensez que c'est la pire nouvelle possible. Que nous sommes seuls dans un univers vide, abandonnés, sans personne pour partager notre existence. Mais ce n'est pas ce que les Créateurs voulaient nous dire. »

Elle s'avança vers le bord de l'estrade, cherchant le regard des journalistes.

« Les Créateurs ont compris quelque chose, après dix millions d'années de recherche. Ils ont compris que la conscience est rare. Infiniment rare. Plus rare que l'or, plus rare que les diamants, plus rare que n'importe quelle ressource de l'univers. Chaque civilisation consciente est un miracle — une anomalie statistique qui ne se produit peut-être qu'une fois par éon. »

« Et ils ont compris autre chose : cette rareté ne fait pas de nous des victimes. Elle fait de nous des gardiens. »

Elle laissa les mots résonner dans la salle.

« Pendant des milliards d'années, l'univers a existé sans personne pour le regarder. Les étoiles ont brillé pour rien. Les galaxies ont tourné dans le vide. Tout ce cosmos immense, magnifique, terrifiant — et personne pour s'en émerveiller. Puis nous sommes apparus. Et pour la première fois, l'univers a eu un témoin. »

« Les Créateurs nous ont transmis un seul message : *vous êtes précieux*. Non pas malgré votre solitude — à cause d'elle. Tant que vous existez, tant que vous regardez les étoiles et vous demandez pourquoi, l'univers a un sens. Vous êtes les gardiens de la conscience dans cette partie du cosmos. Ce n'est pas une malédiction. C'est une mission. »

Elle se redressa, et sa voix porta jusqu'aux derniers rangs :

« Nous ne sommes peut-être pas la seule civilisation consciente dans l'histoire de l'univers. Mais nous sommes peut-être les seuls en ce moment. Les seuls à regarder les étoiles, les seuls à nous poser des questions, les seuls à nous émerveiller. Et si c'est le cas, alors chaque instant de conscience que nous vivons est un cadeau. Chaque question que nous posons est un acte de résistance contre le silence. Chaque regard vers le ciel est une victoire contre le néant. »

Elle conclut :

« Les Créateurs ont attendu quatre milliards d'années pour nous transmettre ce message. Ils ont espéré, jusqu'à leur dernier souffle, que quelqu'un viendrait, que quelqu'un comprendrait. Nous sommes venus. Nous avons compris. Et maintenant, c'est à nous de décider ce que nous faisons de cette compréhension. »

« Pour ma part, je choisis de m'émerveiller. Je choisis de regarder les étoiles et de me demander pourquoi. Je choisis de croire que notre existence a un sens — non pas parce que quelqu'un nous l'a donné, mais parce que nous sommes les seuls à pouvoir le créer. »

Elle recula d'un pas.

« Merci. »

Le silence dura peut-être trois secondes. Puis les applaudissements commencèrent — timides d'abord, hésitants, puis de plus en plus forts, jusqu'à devenir un tonnerre qui fit trembler les murs du centre de conférences.

Élise regarda la foule qui l'acclamait, et pour la première fois depuis très long-temps, elle sourit.

Elle avait dit la vérité. Et la vérité, contrairement à ce qu'elle avait craint, n'avait pas brisé l'humanité.

Elle l'avait éveillée.

Les Étoiles

Six mois avaient passé depuis le discours de Paris.

Élise vivait maintenant dans une petite maison en Normandie, à quelques kilomètres de la côte. Elle avait quitté l'ESA — non pas en disgrâce, mais en paix. Son travail était terminé. La découverte avait été faite, le message transmis, le monde changé à jamais. Ce qui viendrait ensuite appartenait à d'autres.

Léa était venue vivre avec elle.

Ce n'était pas une réconciliation spectaculaire — pas d'embrassades larmoyantes, pas de grandes déclarations d'amour. Juste deux femmes qui réapprenaient, jour après jour, à partager le même espace. À se parler au petit-déjeuner. À regarder la télévision ensemble le soir. À être présentes l'une pour l'autre, simplement présentes, sans que le travail ou les étoiles ne viennent s'interposer.

C'était un soir d'été, un de ces soirs où le ciel de Normandie se dégageait miraculeusement pour révéler la Voie lactée dans toute sa splendeur. Élise était assise sur la terrasse, un châle sur les épaules, quand Léa la rejoignit.

« Tu regardes encore les étoiles », dit sa fille en s'asseyant à côté d'elle.

« Oui. »

« Tu ne t'en lasses jamais ? »

Élise sourit.

« Non. Je crois que c'est impossible de s'en lasser. »

Elles restèrent silencieuses un moment, côté à côté, contemplant l'immensité au-dessus de leurs têtes. Des milliers d'étoiles brillaient — chacune un soleil, peut-être entouré de planètes, peut-être abritant des mondes où personne ne vivait plus depuis des milliards d'années.

« Maman ? »

« Oui ? »

« Tu crois qu'il y en a d'autres ? Là-haut ? D'autres comme nous ? »

C'était la question que tout le monde posait maintenant. Depuis le discours, depuis que l'humanité savait ce que contenait l'Objet de Thulé, la question revenait sans cesse : sommes-nous vraiment seuls ? Y a-t-il encore un espoir ?

Élise réfléchit avant de répondre.

« Je ne sais pas », dit-elle finalement. « Les Créateurs ont cherché pendant dix millions d'années et n'ont trouvé personne. Mais l'univers est grand. Plus grand que tout ce que nous pouvons imaginer. Peut-être que quelque part, très loin, une autre civilisation regarde le ciel en ce moment même et se pose la même question. »

« Et si on est vraiment seuls ? »

Élise se tourna vers sa fille. Dans la lumière des étoiles, le visage de Léa ressemblait étrangement à celui de Marc — les mêmes yeux sombres, la même expression pensive.

« Si on est seuls... » Elle prit la main de Léa, la serra doucement. « Alors chaque moment comme celui-ci compte infiniment. Toi et moi, ici, à regarder les étoiles. Si personne d'autre ne les regarde en ce moment, alors c'est à nous de le faire. Et c'est... c'est quelque chose de précieux. »

Léa ne répondit pas tout de suite. Elle regardait le ciel, les yeux brillants, absorbant les paroles de sa mère.

« Tu sais quoi ? » dit-elle enfin. « Avant, je détestais que tu regardes les étoiles. J'avais l'impression qu'elles te volaient à moi. Que tu préférals le ciel à ta propre fille. »

« Je sais. Je suis désolée. »

« Mais maintenant... » Léa serra la main de sa mère en retour. « Maintenant je comprends un peu mieux, je crois. Ce n'est pas que tu préférals les étoiles. C'est que tu avais besoin de savoir. De comprendre. »

« Oui. »

« Et maintenant que tu sais ? »

Élise réfléchit. Que savait-elle, vraiment ? Que l'univers était vaste et probablement vide. Que la conscience était rare et précieuse. Que des civilisations entières avaient existé et disparu avant même que la Terre ne se forme. Que l'humanité portait peut-être sur ses épaules la responsabilité d'être les derniers témoins du cosmos.

Mais elle savait aussi autre chose. Quelque chose de plus simple, de plus humain.

« Maintenant que je sais... » Elle regarda sa fille, ce visage qui portait les traces de Marc et les siennes, cette jeune femme qui avait grandi malgré ses absences. « Je sais que ce qui compte vraiment, ce n'est pas là-haut. C'est ici. C'est toi. C'est chaque instant que nous passons ensemble. »

Le silence retomba entre elles — un silence confortable, partagé, plein de tout ce qui n'avait pas besoin d'être dit.

Au-dessus d'elles, les étoiles brillaient. Des milliards de soleils, des trillions de mondes possibles, un univers si vaste que l'esprit humain ne pouvait en saisir qu'une infime fraction. Et quelque part, très loin, au-delà de l'orbite de Neptune, dans le froid absolu de la Ceinture de Kuiper, un objet noir continuait de tourner en silence — gardien des morts, messager des vivants, témoin éternel de tout ce qui avait été

et de tout ce qui pourrait encore être.

Élise serra la main de sa fille.

« Léa ? »

« Oui ? »

« Merci d'être là. »

Léa posa sa tête sur l'épaule de sa mère.

« Merci d'être revenue. »

Elles restèrent ainsi, immobiles, tandis que la nuit s'épaississait et que les étoiles, indifférentes et magnifiques, poursuivaient leur danse éternelle.

Et quelque part, dans les profondeurs de l'univers, les Créateurs dormaient leur dernier sommeil, sachant que leur message avait été reçu.

L'humanité n'était plus seule avec sa solitude.

Elle savait, maintenant, ce qu'elle valait.

FIN